

Haute Ecole Pédagogique - BEJUNE



Aborder la mort à l'école primaire

Formation préscolaire et primaire

Mémoire de bachelor de Vanina Matthey

Sous la direction de Philippe Inversin

La Chaux-de-Fonds, mars 2013

Résumé du mémoire:

La mort est un sujet tabou dans notre société actuelle et celle-ci s'est éloignée de notre quotidien. Cependant, celle-ci peut surgir à n'importe quel moment et de manière imprévisible. Le rôle de l'école et celui de l'enseignant sont alors très importants, car ils doivent être préparés à cette éventualité, que ce soit de la simple discussion à ce sujet ou lors d'une situation de deuil. Ce travail va alors permettre la mise en évidence de la place de la mort à l'école primaire dans le canton de Neuchâtel, ainsi que la place des enseignants et des outils mis en place pour aborder la mort à l'école.

5 mots clés :

mort ; rôle de l'école ; enseignant ; deuil ; littérature jeunesse.

Remerciements :

Je tiens à remercier toutes les personnes ayant permis la réalisation de ce mémoire.

Je remercie mon directeur de mémoire Monsieur Philippe Inversin pour tous ses conseils, Madame Nadja Ruffiner qui a accepté un entretien, tous les enseignants qui ont répondu à mes nombreuses questions et sans qui ce travail n'aurait pas pu aboutir, ainsi que toutes les personnes m'ayant aidée, soutenue et conseillée dans l'écriture de ce travail.

Table des matières :

1. Introduction.....	5
1.1. Questions de départ.....	6
2. Cadre théorique.....	6
2.1. La mort	6
2.2. La mort à l'école	6
2.2.1 La place de la thématique de la mort dans l'école romande.....	7
2.2.2 Et l'enseignant dans tout ça ?.....	9
2.2.3 Le CAPPEs.....	11
2.3. Evolution sociétale de la mort.....	13
2.4. Les représentation de la mort chez l'enfant	15
2.5. Le deuil.....	18
2.5.1 Le travail de deuil.....	18
2.5.2 Les impacts du deuil dans la scolarité de l'élève.....	19
2.6. L'expression de l'enfant.....	21
2.7. Les albums et la littérature jeunesse.....	21
2.8. La mort dans la littérature jeunesse.....	22
3. Problématique.....	23
3.1. Questions de recherche.....	25
3.2. Hypothèses.....	25
4. Méthodologie.....	26
4.1. Test de la méthodologie.....	28
4.1.1 Profils des personnes interrogées.....	28
4.2. Résultats des entretiens.....	28
4.2.1 Pourquoi les enfants abordent le thème de la mort en classe ? ...	28
4.2.2 Que font les enseignants suite à cela ?	29
4.2.3 Que font les enseignants suite à un ou plusieurs élèves en deuil ?	31
4.2.4 Les différences dans le rapport mort-deuil.....	33
4.2.5 Les problèmes de enseignants lorsque ce thème apparaît à l'école	34
4.2.6 Les éléments déclencheurs et les motivations des enseignants ...	35
4.2.7 Les outils utilisés par les enseignants pour aborder la mort	38
4.3. Analyses, liens avec les hypothèses.....	41
5. Conclusion.....	42

6. Références bibliographiques.....	43
6.1 Ouvrages.....	43
6.2 Articles.....	44
6.3 Albums jeunesse.....	45
6.4 Sites internet.....	45
7. Annexes.....	46
7.1 Entretien exploratoire de Nadja Ruffiner.....	46
7.2 Entretien avec « l’enseignant A ».....	54
7.3 Entretien avec « l’enseignante B ».....	60
7.4 Entretien avec « l’enseignante C ».....	68
7.5 Entretien avec « l’enseignante D ».....	74

1. Introduction :

J'ai décidé d'aborder le thème de la mort à l'école dans l'écriture de mon mémoire professionnel. La mort est un phénomène naturel auquel tout le monde est confronté un jour ou l'autre qu'on le veuille ou non. Cependant, « la mort » est devenue, dans notre société actuelle, un sujet tabou et quelque chose qui nous semble être de plus en plus éloigné, à tel point que lorsque celle-ci apparaît, il est difficile d'y faire face.

Si j'ai choisi ce sujet, c'est tout d'abord pour trouver des réponses à des questions restées en suspens. En effet, lors de mes stages de deuxième année à la HEP-BEJUNE en 6^{ème} HarmoS au cycle 2, je me suis retrouvée confrontée à des élèves ayant perdu un être cher. Dans le premier cas, un élève mentionnait le fait qu'il avait perdu un membre de sa famille quelques années auparavant et dans le deuxième cas, un élève venait de perdre, récemment, son animal domestique. Face à ces deux situations, je me suis retrouvée démunie. Tout d'abord, car ces propos étaient imprévisibles et nouveaux pour moi. En effet, je ne m'étais jamais réellement posé la question d'aborder le sujet de la mort à l'école. Je m'étais encore moins demandé, ce que je devais faire ou dire si j'y étais confrontée et ce que je pouvais répondre aux élèves qui étaient, apparemment, dans le besoin d'en parler, voire d'être réconfortés. Ensuite, je me suis posé la question de savoir si cela était réellement de mon ressort, étant donné que je n'étais pas préparée à cette situation. Une des premières raisons m'ayant poussé à choisir ce sujet fut donc le besoin et l'envie d'éviter ce malaise et de trouver, si possible, des pistes face à de telles situations lorsque je serai en mesure d'enseigner.

De plus, je n'ai jamais entendu parler ou vu que les enseignants avaient à leur disposition un « manuel prêt à l'emploi » lorsqu'ils se retrouvent face à cette situation. Je me suis alors demandé si cela était du ressort des enseignants d'aborder ce sujet à l'école et s'ils étaient réellement armés pour cela.

Ce sujet étant très intéressant, mais néanmoins très conséquent et complexe, j'ai décidé de me centrer sur la question de la mort à l'école primaire en particulier, c'est-à-dire dans les degrés 1 à 8 HarmoS, tout en essayant de déceler les enjeux institutionnels propres au canton de Neuchâtel et de tisser des liens avec notre culture occidentale.

1.1 Questions de départ :

Afin de commencer mon projet de mémoire, j'ai principalement lu de nombreux ouvrages concernant mon sujet et je me suis également dirigée sur internet. Grâce à cela et à mes expériences passées en stages, je me suis posé plusieurs questions :

- Quelle est la place de l'enseignant face à la mort à l'école?
- Est-ce son rôle d'en parler avec ses élèves? Est-il armé pour le faire?
- Existe-t-il des personnes extérieures à l'école pouvant intervenir à la place de l'enseignant?
- Est-ce qu'aborder ce sujet fait partie des valeurs, des finalités et des objectifs de l'école publique romande ?
- Existe-t-il des compétences ou des objectifs à développer en lien avec cette thématique dans le PER ?
- Le rapport à la mort dans notre société actuelle influence-t-il l'école? Si oui dans quelle mesure?

2. Cadre théorique :

2.1. La mort

Qu'est-ce que la mort? Selon Larousse (2010), la mort est définie comme la cessation complète et définitive de la vie. La mort est donc un phénomène biologique qui marque la fin de la vie. Plus encore, selon Guibert (2001), la mort, pour la religion, signifie une autre vie qui commence quand on meurt. Mais également, en ce qui concerne la science, cela signifie que lorsque le corps s'arrête, il ne reste plus rien.

De plus, selon Piaget cité dans Lonetto (1988), la mort est un sujet de troubles pour l'enfant. En effet, celui-ci s'interroge énormément à ce sujet, car la mort n'est pas là par hasard.

2.2 La mort à l'école

Le métier d'enseignant est un métier pouvant être confronté à diverses situations, les plus inattendues soient-elles. L'enseignant se doit d'avoir la capacité de se positionner face à un

problème, afin de prendre en compte ce que les élèves apportent à l'école. Cela fait partie de son quotidien, c'est un métier transversal, ce qui explique la grande difficulté du métier.

L'enfant, quant à lui, se pose beaucoup de questions et, parfois, c'est à l'école que celles-ci surgissent. Il peut donc arriver qu'un enfant pose spontanément une question concernant la mort, que ce soit par pure curiosité, par besoin d'explications, notamment lorsque ses parents n'y répondent pas ou parce que celui-ci a perdu un être cher. Face à cette situation, que doit faire l'enseignant?

2.2.1 La place de la thématique de la mort dans l'école romande

Dans le canton de Neuchâtel, ainsi que dans les cantons de Suisse romande et du Tessin, des finalités et des objectifs ont été définis suite à la déclaration de la Conférence intercantonale de l'instruction publique (CIIP) en janvier 2003. La CIIP est composée des Conseillers d'Etat et Ministres en charge de l'éducation des cantons de Berne, Fribourg, Genève, Jura, Neuchâtel, Tessin, Valais et Vaud. Elle a pour but de faciliter et développer la coordination en matière de formation et de culture entre les cantons membres. Selon les finalités et objectifs définis par celle-ci, l'Ecole publique a pour mission une formation et une instruction permettant à tous les élèves d'apprendre et d'apprendre à apprendre afin de devenir aptes à poursuivre leur formation tout au long de leur vie. Plus encore, elle assume également la mission de la transmission de certaines valeurs.

En parcourant cette déclaration, on observe qu'il n'est nulle part mentionné, au sens littéral, qu'il était la mission de l'Ecole publique d'aborder le thème de la mort avec les élèves. Cependant, même si ce thème n'y est pas présent, il y est du moins sous-entendu. En effet, c'est ce qu'on constate en observant les lignes d'action de l'Ecole publique, notamment le paragraphe suivant :

3.4 elle [L'Ecole publique] prend en compte et rend accessible la connaissance des fondements culturels, historiques et sociaux, y compris des cultures religieuses, afin de permettre à l'élève de comprendre sa propre origine et celle des autres, de saisir et d'apprécier la signification des traditions et le sens des valeurs diverses cohabitant dans la société dans laquelle il vit.

En 2005, la CIIP publie une déclaration avec un plan d'études commun à toute la Suisse romande. Le plan d'études fixe le cadre des apprentissages sur la base du texte

programmatische de la CIIP. Afin que ces finalités et objectifs puissent être applicables à l'école, ceux-ci ont été déclinés en objectifs d'enseignement pour chaque degré et pour chaque cycle. L'école se doit donc d'assurer ces objectifs d'apprentissage, qui sont désormais présents dans le Plan d'études romand (PER). La création de celui-ci manifeste clairement la volonté des cantons romands d'harmoniser leur enseignement par le biais d'un cadre de référence commun décrivant les contenus et les visées de la formation dispensée par l'école publique.

Le PER est donc un curriculum qui définit ce que les élèves doivent apprendre. Il détermine un projet global de formation de l'élève, décrivant les apprentissages à atteindre durant sa scolarité obligatoire, ainsi que les niveaux à la fin de chaque cycle (fin de 4e, 8e et 11e année). Lorsque l'on regarde dans le PER, on remarque qu'il contient cinq domaines disciplinaires principaux : les langues, les mathématiques et sciences de la nature, les sciences humaines et sociales, les arts, le corps et mouvements, ainsi que la formation générale. On s'aperçoit alors, premièrement, dans le domaine des sciences humaines sociales, notamment en histoire, que la mort est mentionnée.

De plus, on trouve dans le PER des « Spécificités cantonales » qui permettent à certaines disciplines d'être déclinées de manière similaire aux autres. En allant alors regarder sous la discipline « Ethique et cultures religieuses », on remarque que celle-ci ne fait pas partie de la grille horaire du canton de Neuchâtel. Plus encore, le thème de la mort est spécifié dans la « Progression des apprentissages », ainsi que dans les « Indications pédagogiques ». En effet, au cycle I, sous « Progression des apprentissages », on souhaite sensibiliser l'élève aux différentes pratiques religieuses à partir de son vécu, telles que les enterrements (1^{re}-2^e années), puis un autre accent est mis sur l'écoute et l'échange sur les interrogations qui surgissent chez l'élève par rapport à la mort, entre autres (1^{re}- 4^e années). Sous la rubrique « Indications pédagogiques », des liens avec la formation générale sont également proposés, notamment à travers les points FG12 et FG13. En effet, aborder la mort permet de faire des liens avec l'identification des émotions (FG12) et permet aux élèves de faire des échanges et permettre une réflexion sur tout événement qui touche la vie de classe (FG13). Tous ces éléments ne sont donc pas spécifiques au canton de Neuchâtel, mais cela ne signifie en aucun cas que le canton n'est pas d'accord avec les valeurs de la CIIP. En effet, afin de comprendre cela, il est nécessaire de faire un bref rappel des spécificités du canton de Neuchâtel. Comme le souligne Hammann (1999), autrefois l'école publique neuchâteloise était religieuse. Cependant, suite à la Révolution neuchâteloise de 1848, les modalités de l'école publique

changent et celle-ci devient une école laïque. Des débats conflictuels entre l'école à fondements religieux et l'école d'idéologie laïque perdurent alors, d'où la disparition de l'enseignement religieux à l'école, par exemple. Toutefois malgré cela, un objectif éducatif commun est souhaité, celui de faire des citoyens. Suite à cela, on comprend que le canton de Neuchâtel aborde les valeurs de la CIIP de manière différente aux autres cantons, qui eux appliquent la laïcité différemment.

En Suisse romande, les moyens d'enseignements sont communs. En allant voir dans la « Progression des apprentissages » dans la discipline « Ethique et cultures religieuses », on s'aperçoit que pour le deuxième cycle, des ressources sont disponibles. En effet, on trouve un dossier à l'intention du corps enseignant (1^{ère} à 4^e année primaire, 3^{ème} à 6^{ème} années HarmoS actuelles) s'intitulant « Parler de la mort à l'école » de la collection ENBIRO. Bien que cet outil ne fasse pas partie du curriculum « neuchâtelois », cela n'empêche pas de l'utiliser. De plus, celui-ci propose divers activités à faire en lien avec certaines disciplines, telles qu'en français, histoire, environnement, arts visuels, etc...

Après avoir vu et analysé en détail les documents édités par la CIIP et le PER, je peux répondre à une de mes questions de départ. En effet, l'enseignant est donc en mesure d'aborder la mort à l'école avec les élèves.

2.2.2 Et l'enseignant dans tout ça ?

L'enseignant étant tout de même au centre du déroulement du dialogue, je pense qu'il est important de comprendre son propre rapport à la mort. En effet, selon Encrevé-Lambert (2003), l'attitude de la personne abordant la mort avec les enfants va dépendre de ce rapport. Il est important de mener une réflexion et d'utiliser sa « propre parole », car s'appuyer sur des recettes toutes faites pour parler de la mort empêcherait de trouver les mots justes. Romano (2009) propose d'ailleurs d'adapter son vocabulaire en utilisant des mots simples, en évitant de dramatiser la situation. De plus, celui-ci pense que lorsqu'on aborde des sujets violents ou des situations douloureuses avec l'enfant, il faudrait partir de sa propre compréhension initiale en le questionnant. Cette pensée est similaire à celle de Lonetto (1988), qui estime que toute discussion à propos de la mort avec un enfant ne doit prendre en compte que sa curiosité. Toutefois, Romano (2009) précise que même s'il faut en parler, il ne faut pas forcer l'enfant à le faire. Il est inutile de vouloir imposer une discussion à ce sujet si les enfants ne sont pas

demandeurs. C'est ce que reprend la psychologue Nadja Ruffiner, travaillant au CAPPE avec laquelle j'ai conduit un entretien, qui explique qu'il est important d'aller dans le monde de l'enfant et de partir de ses questions à lui, au lieu de lui amener des réponses toutes faites qu'il ne comprendra pas. En effet, il est important d'explorer pourquoi il aborde ce sujet et ce qu'il pense. (N. Ruffiner, communication personnelle, 6 novembre 2012).

Romano (2009) souligne également qu'il est important d'en parler car, autrement, l'enfant peut s'imaginer autre chose que la réalité et rester dans ses propres interprétations. Dutoit et Girardet (2008) sont du même avis, car pour eux, il est également très important de répondre aux questions des enfants, car le silence et les non-dits sont sujets à de l'angoisse et de la culpabilité et, surtout, de répondre à leurs questions sans porter de jugement négatif ou positif, mais de rester neutre. Madame Ruffiner est également convaincue par le fait qu'il faut être transparent avec l'enfant, c'est-à-dire, qui faut lui répondre avec les bons mots et des réponses adaptées et claires, par exemple, lorsque l'enfant pense que la personne décédée « dort », c'est important de lui dire que non elle ne dort pas, mais elle est morte.

En ce qui concerne Deunff (2001), celle-ci pense que l'enseignant ne doit pas se muer en thérapeute, car ce n'est pas son rôle de traiter les problèmes personnels de l'enfant en abordant les deuils réels de chacun. En effet, il ne peut être question de soigner le deuil et de protéger les petits de la mort. Comme le souligne Lonetto (1988), l'essentiel et la responsabilité de ces discussions reviennent aux parents de l'enfant.

Finalement, Deunff (2001) pense que traiter ce sujet doit s'inscrire dans la durée et peut être abordé au sein de plusieurs événements. En effet, la mort peut être abordée à partir d'une discussion autour de fleurs fanées, de contes, de la mort d'un animal élevé en classe, d'un film, etc... Dans le même ordre d'idées, Dutoit et Girardet (2008) proposent d'aborder la mort à travers le cycle de la vie, afin d'en parler sans drame et sans tabou. En effet, on naît, on grandit, on vieillit et on meurt. Ces pensées rejoignent une suggestion du PER, notamment lorsqu'il propose de faire des liens entre le thème de la mort et d'autres domaines disciplinaires, tels que la connaissance de l'environnement, ou simplement pour développer les capacités transversales.

Bien que l'enseignant soit en mesure d'aborder la mort avec les enfants à l'école primaire, je me pose encore quelques questions. En effet, que se passe-t-il si l'enseignant ne se sent pas, d'un point de vue personnel, en mesure d'en parler avec les élèves ? La mort et le deuil peuvent le toucher personnellement et heurter ses défenses contre l'angoisse de la mort.

L'enseignant est un être humain avec ses caractéristiques propres, des sensibilités, des convictions, des histoires personnelles et il ne détient pas la vérité universelle. C'est d'ailleurs ce que résume bien cette citation de Crettaz (2003) « On n'est jamais bien placé pour parler de la mort ; ni comme théoricien, ni comme spécialiste, quelle que soit la discipline à laquelle on appartient, ni comme endeuillé, ou non endeuillé. » (p.20). De plus pour en parler, il faut savoir que dire et peut-être même prendre le temps de réfléchir à ce que l'on peut dire ou non. En effet, il est probable que chaque enseignant n'ait pas été confronté à la mort à l'école, peut-être même qu'il n'y ait jamais pensé. Mais encore lorsqu'un élève est réellement en situation de deuil ou lorsqu'un événement tragique de plus grande ampleur se produit, par exemple, suite à une catastrophe naturelle qui touche personnellement plusieurs enfants, je pense que l'enseignant à lui seul n'est pas suffisamment armé pour gérer de telles situations. Je me suis alors demandé s'il existait des personnes extérieures à l'école, prêtes à venir en aide aux élèves et aux enseignants. Toutefois, dans mes lectures, aucun auteur n'a mentionné l'existence d'un soutien extérieur à l'école. En recherchant alors sur internet, j'ai découvert qu'il existait des personnes prêtes à venir en aide à l'école dans le canton de Neuchâtel, lors de situations difficiles, notamment lors d'un deuil. Ces personnes travaillent dans un centre appelé le CAPPES.

2.2.3 Le CAPPES

Afin d'avoir des réponses précises et comme je l'ai dit auparavant, j'ai mené un entretien exploratoire avec Madame Nadja Ruffiner, psychologue travaillant au CAPPES et intervenant dans les degrés allant de l'école infantine, jusqu'aux écoles professionnelles et lycées dans le canton de Neuchâtel.

Le Centre d'accompagnement et de prévention pour les professionnels des établissements scolaires (CAPPES), est un service gratuit de l'Etat qui appartient au département de l'éducation, de la culture et des sports. Il propose diverses prestations autour de différents axes, tels que la gestion de classe, la relation à la violence, apprendre aux enfants à vivre bien ensemble et propose un soutien et un accompagnement permettant d'élaborer des pistes d'action et chercher des solutions. Ce soutien est d'ailleurs donné lors de situations de deuil, que ce soit pour accompagner l'élève et l'enseignant ou simplement pour soutenir l'enseignant.

Il s'occupe également de l'aspect de la qualité de vie de l'enseignant en intervenant en cas de stress, de *burn out*, de surcharge dans la gestion d'un élève ou de classe difficile, de conflits

entre les différents acteurs de l'école, etc... Finalement, le CAPPEP traite encore le problème de la prévention et de la gestion des situations critiques et aide à éviter un débordement en cas de crise, autant chez les employés que chez les élèves.

Lorsqu'un enfant est en situation de deuil dans une classe, le CAPPEP entre en contact avec l'enseignant afin de discuter de la situation et de ce qui est déjà mis en place ou non, car parfois cela est déjà suffisant et le CAPPEP n'a pas besoin d'intervenir davantage. Ensuite, cela va dépendre du type de décès. En effet, s'il s'agit d'un décès d'un proche suite à une maladie, le CAPPEP a déjà été averti par l'enseignant que telle personne était en fin de vie. Un espace de parole sur la maladie est alors ouvert, afin de parler de ce qui se passe avec les élèves. L'impact sur la classe dépendra de l'intégration de l'élève dans celle-ci, car si l'élève est bien intégré et qu'il parle de la situation facilement, l'impact sera plus grand que si l'élève n'est pas bien intégré et qu'il n'en parle jamais. Dans cette situation, il faut rencontrer cet élève ou demander à l'enseignant de le prendre un moment à part, pour savoir s'il a des besoins, s'il a envie d'en parler. De plus, il faut encore rencontrer la famille. Ensuite, il y a un suivi jusqu'à l'annonce du décès. Il peut arriver que les élèves viennent à l'école le jour même du décès, ou très vite après celui-ci, contrairement aux adultes, les enfants ont rapidement ce désir d'y retourner.

Si on se retrouve maintenant dans une situation où un élève est décédé, l'impact sera de toute façon plus important dans la classe. Il y aura, dès lors, un intervenant extérieur qui s'occupera de l'enseignant en deuil. Ensuite, le CAPPEP s'occupera d'offrir un espace de parole à la classe, afin que les élèves puissent exprimer leurs émotions par rapport à la situation et pour comprendre ce qu'il s'est passé. Il est important de laisser également des moments pour être ensemble et pour pleurer ensemble. Le CAPPEP va également demander aux élèves ce qu'ils aimeraient faire pour l'élève, s'ils aimeraient lui écrire quelque chose ou lui faire un dessin. Si cette situation se déroule à l'école enfantine, le CAPPEP va les accompagner dans une démarche similaire, mais l'adulte sera plus présent pour rassurer et ils seront moins par groupes, tandis que chez les plus grands, il y a un équilibre entre le dialogue et le besoin d'être en groupe. Le CAPPEP s'occupera également d'informer les parents sur ce qui se passe et leur donnera des ressources à contacter s'ils ont des questions.

2.3 Evolution sociétale de la mort

Afin de comprendre ce phénomène actuel, de voir comment la mort est perçue aujourd'hui, ainsi que de comprendre comment l'école est influencée, ou non, par cette perception, je pense qu'il est important de comprendre l'évolution sociétale de la mort.

Aujourd'hui, Encrevé-Lambert (2003) mentionne le fait que parler de la mort est devenu difficile et troublant, c'est un sujet devenu tabou. Comme le souligne Allemand-Baussier (2008), aujourd'hui, on a même du mal à l'appeler par son nom. De nombreuses personnes tendent à utiliser d'autres mots, tels que décès, disparition ou défunt. Comme le reprend Encrevé-Lambert (2003), une des explications serait qu'aujourd'hui, on s'est éloigné de la mort, elle ne fait plus partie de la vie, du moins de la vie familiale. En effet, alors qu'auparavant les enfants et les adultes côtoyaient la mort, aujourd'hui, le mort est directement transporté de l'hôpital au cimetière, sans que tout le monde ait eu l'occasion de le voir. Selon Raimbault (2004), bien que la mort soit un phénomène naturel et inévitable, l'homme tend à nier la mort et à l'éliminer de sa vie. Plus encore, au cours de ces dernières années, la mort a acquis une certaine banalité. Celle-ci apparaît désormais fréquemment à la télévision, dans les films ou encore dans les jeux vidéo. La mort est devenue distante et impersonnelle. Comme le reprend Raimbault (2004), cette attitude s'explique par le fait que la mort s'est éloignée grâce aux progrès de la médecine et à une meilleure hygiène, entre autres. Désormais, selon Allemand-Baussier (2008), l'homme vit de plus en plus longtemps, il a plus de chances de vivre vieux que ses grands-parents. Toutefois, comme le souligne Raimbault (2004), ce n'est pas parce que la mort s'est éloignée, qu'elle a totalement disparu pour autant.

Selon Lonetto (1988), les conceptions de l'enfant sur la mort tendent à se rapprocher de celles de la société où il vit. D'après plusieurs ouvrages, ces conceptions sont différentes et propres à chaque société et à chaque religion. Plus encore, au fil des siècles, celles-ci ont adopté des rituels différents. Toujours d'après Lonetto (1988), les rites funéraires visent à faciliter la vie *post mortem*. Si l'on remonte à la dernière période du paléolithique, les rites funéraires sont le reflet de conceptions relatives au caractère inévitable de la mort plutôt qu'à une vie dans l'au-delà. Tandis qu'à l'époque des religions primitives, face à la mort, les familles utilisaient les funérailles comme lieu de démonstration de leur richesse, de leur religiosité et de leur puissance. Selon Basset (2008), les représentations des fins dernières sont liées aux diverses perceptions du monde, où par exemple, pour les adeptes d'un Dieu créateur, la fin se caractérise par la venue ou le retour d'un sauveur et par la mise en place d'un jugement

dernier et universel. Ensuite, comme l'indique Marc, Geoffroy & Geoffroy (1995), en plus des rituels, chaque religion possède une conception de la mort différente. Par exemple, d'après Saulière (2005), pour les personnes monothéistes qui ne croient qu'en un Dieu unique, le mort est attendu auprès de Dieu.

Finalement, selon Ducor (2008), suite à l'urbanisation en Occident qui a entraîné l'abandon d'une multitude de rites mortuaires traditionnels, une société laïque est apparue. Suite à cela, les rites se limitent souvent désormais au service funèbre, qui peut d'ailleurs s'avérer néfaste au processus de deuil indispensable. De nouveaux rites sont donc apparus, cependant, ceux-ci ne résolvent pas toujours le problème de la disparition du mort et de la mort dans la société. Selon Kareh Rager (2007) cité dans Dutoit et Girardet (2008), ces rites ont la particularité de donner une grande place au silence.

Malgré toutes ces différences, Basset (2008) souligne que toutes les sociétés ont mis en place des rites destinés à accompagner le mort dans sa nouvelle condition et à rassurer les vivants face à sa mort. Tous ces rites ont en commun le soin accordé au corps sans vie et par le rassemblement des vivants qui se poursuit et qui leur permet de lui faire ses adieux. Parmi les manières de disposer du corps, les plus répandues sont l'inhumation, mise en terre du cadavre et l'incinération, qui réduit le corps en cendres par le feu.

A l'école, du moins en Suisse, il est courant que les religions des élèves soient variées. Les élèves peuvent dès lors partager les mêmes croyances que leur famille et comme nous l'avons vu précédemment, nombreuses sont les croyances propres à chaque religion et à chaque société. L'école étant toutefois laïque, l'enseignant se doit alors de rester neutre dans ses discours, y compris lorsque celui-ci aborde la mort.

De plus, aujourd'hui, l'école est directement influencée par notre société. Par conséquent, lorsque la société prône certaines valeurs, l'école sera directement liée à cette volonté. Cela se démontre par l'existence des valeurs écrites par la CIIP et dans la déclinaison de celles-ci en objectifs dans le PER. Effectivement, dans un premier temps, le rôle de l'école dans le fait d'aborder la thématique de la mort est en lien avec l'éducation et plus précisément avec la Formation générale. En effet, le but de la Formation générale est d'initier les élèves, futurs citoyens, à la complexité du monde, en favorisant la construction d'argumentations et le débat.

Puis, dans un second temps, l'école a également un rôle plus large qui n'est pas uniquement en lien avec la thématique de la mort, mais dans une approche transversale avec Ethiques et cultures religieuses. En effet, c'est ce qu'on constate avec ces propos du Conseil d'Etat: « Il

nous semble que l'école, lieu de formation, doit également fournir le discernement qui permet de distinguer mais aussi de tolérer des religions différentes de celles reconnues par l'Etat dans la mesure où elles respectent notre Constitution, nos lois et nos mœurs. » (Berger-Wildhaber, 1996 cité dans Hammann 1999, p.356).

L'école permet donc de participer à l'éducation et à l'intégration citoyenne de l'enfant dans la société en participant à la création du système de valeurs.

2.4 Les représentations de la mort chez l'enfant

Comme je l'ai mentionné auparavant, l'enseignant est en mesure d'aborder la mort à l'école primaire. Toutefois, plusieurs auteurs (Deunff, 2001 ; Collectif Plates-formes de soins palliatifs en Région Wallone [CPRW], 2006 cité dans Dutoit et Girardet (2008), Encrevé-Lambert, 2003; Lonetto, 1988) affirment que les représentations que l'enfant accorde à la mort se modifient avec l'âge. En effet, le concept de la mort chez un enfant de 4 ans n'est pas le même chez un enfant âgé de 10 ans. Toutefois, l'évolution de ces représentations de l'enfant se déroule plus par des stades qui correspondent globalement à des âges, car chaque enfant est différent et notamment son développement. Par conséquent, cela impliquerait de la part de l'enseignant une situation de différenciation, d'une part entre les élèves des différents degrés du cycle 1 et du cycle 2 et d'autre part, une différenciation individualisée en fonction du développement de chaque élève.

Malgré ces différentes conceptions de la mort, Dolto (1998) est d'accord pour dire qu'il faut parler de la mort très tôt aux enfants, car eux-mêmes en parlent très tôt. Comme le souligne Kavanaugh (1972) cité dans Lonetto (1988), « refuser de parler de la mort à l'enfant, c'est laisser la place à l'ignorance, à l'imagination, à des fantasmes effrayants qui affecteront peut-être ses attitudes envers la mort tout au long de sa vie. » (p.147).

Afin de comprendre plus précisément les représentations de la mort chez l'élève, Gesell et Ilg cités dans Deunff (2001) proposent une échelle de ces conceptions en fonction de l'âge des enfants entre 3 et 9 ans, s'appuyant sur des observations. Toutefois, ces âges restent indicatifs et il faut plutôt comprendre que ces représentations correspondent plus à des stades, qu'à des âges précis.

- De 0 à 18 mois :

Le concept de la mort n'existe pas. Comme le souligne CPRW, 2006 cité dans Dutoit et Girardet (2008), il n'y a pas de représentation ni de compréhension de la mort. Selon Freud cité dans Raimbault (2004), le premier traumatise chez l'homme est la naissance, qui est la

première expérience d'angoisse. Les angoisses futures que connaîtra l'enfant, telles que la douleur ou le deuil, seront donc une reproduction du trauma de la naissance. Plus tard, Encrevé-Lambert (2003) ajoute qu'aux alentours des 4 mois, une des premières angoisses de l'enfant est la crainte d'être abandonné par sa mère, ses absences sont d'ailleurs perçues comme un abandon. Ce phénomène peut être expliqué par le fait que celui-ci associe sa mère à la sécurité et à la vie elle-même. De 4 à 18 mois, le concept de l'opposition de la vie et de la mort n'existe pas, l'enfant connaît uniquement la différence entre l'absence et la présence. On remarque d'ailleurs cela par le jeu « coucou-caché », où la mère s'en va et revient.

- De 1 à 3 ans :

L'idée de la mort n'est que peu voire pas du tout compréhensible chez l'enfant, celui-ci n'arrive pas encore à se la représenter. Malgré cela, Encrevé Lambert (2003) pense que le sens de la mort est déjà présent et ajoute que l'enfant a également compris la notion d'absence. A cet âge-là, l'enfant ne va pas encore à l'école.

- 4 ans :

C'est l'âge du début de l'école obligatoire, cela correspond à la première année HarmoS au cycle 1. L'enfant possède une conception limitée de la mort et ne donne que peu de sens à ce terme qu'il utilise sans exactement savoir ce qu'il représente. Il ne ressent pas encore d'émotions particulières liées à la mort, mais commence à associer ce terme au chagrin et à la tristesse. On remarque cette affirmation dans une citation d'un élève de classe maternelle, à propos d'un dessin d'un enterrement, cité dans Deunff (2001) : « C'est l'enterrement. C'est triste, il faut qu'on pleure. » (p.24). L'utilisation du terme « il faut » montre bien que l'élève associe la tristesse à la mort, sans réellement comprendre pourquoi. Selon Encrevé-Lambert (2003), c'est d'ailleurs à partir de cet âge que l'enfant commence à représenter les morts dans ses dessins, ainsi que d'autres éléments s'y rapportant (tombes, croix, etc...). « La croix c'est pour dire où elle est morte. La dame elle est morte. Elle est dans le cercueil. Il y a des gens qui pleurent parce qu'elle est morte. On pleure parce qu'on est triste. C'était leur maman. Ils ne l'ont plus. » (p.107, citation d'une élève dans Deunff, 2001).

En faisant le lien entre la conception de l'enfant à cet âge et l'école, on remarque qu'il est difficile d'aborder le sujet de la mort en classe et de pouvoir mener une vraie discussion car l'élève ne se représente pas encore de manière suffisamment claire le concept de la mort. On peut alors se poser la question de la pertinence de la discussion de la mort avec un élève de cet âge à l'école. Malgré cela, il existe des livres abordant le thème de la mort destinés à des enfants de quatre ans.

- 5 ans :

A cet âge-là l'enfant entre en deuxième année HarmoS. Le concept de la mort devient plus concret et détaillé, mais l'enfant est encore dépourvu d'émotions associées à la mort, il ne la ressent pas encore de manière affective. Il commence également à associer la mort et la notion d'immobilité et pense que celle-ci a un rapport avec l'âge et la vieillesse en particulier. C'est d'ailleurs ce qu'on remarque dans les propos d'un petit garçon de 5 ans cité dans Encrevé-Lambert (2003) : « Moi je veux rester un bébé, comme ça je vieillirai pas et je vais pas mourir. » (p.58).

Encrevé-Lambert (2003) ajoute que dans leurs dessins, la mort commence à apparaître de manière plus effrayante, elle est associée à des squelettes, des fantômes ou à des monstres.

- 6 ans :

L'enfant entre en troisième année HarmoS. A cet âge, l'enfant ne pense pas encore qu'il mourra un jour, mais est inquiet à l'idée que sa mère le puisse et l'abandonne. Selon Encrevé-Lambert (2003), l'enfant commence à vouloir comprendre le monde et il commence à se poser énormément de questions : « Quand est-ce que je mourrai ? », « Quand est-ce qu'on meurt ? », « Qu'est-ce que ça veut dire ? » (pp.12 et 37, Dolto, 1998). Plus encore, en cas de perte ou de deuil, il commence à vouloir en parler avec des adultes. Il commence également à comprendre que la mort n'est pas seulement associée aux personnes âgées, elle devient universelle. Comme le reprennent Gesell et Ilg cités dans Deunff (2001), la mort devient liée au meurtre, aux actes de violence, à la maladie et au grand âge.

- 7 ans :

C'est l'âge où l'enfant entre en quatrième année HarmoS, ce qui correspond à la dernière année du cycle 1. Il continue à nier qu'il mourra un jour ou commence à y penser assez vaguement. Selon les données antérieures (CPRW, 2006), l'enfant sait désormais que la mort est irréversible, les morts ne reviennent pas.

- 8 ans :

C'est la cinquième année HarmoS, la première année du cycle 2. L'enfant commence à réaliser qu'il comprend mieux le concept de la mort. Il accepte désormais le fait que toutes les personnes, y compris lui-même, mourront un jour. Toujours selon les données antérieures (CPRW, 2006), la mort fait partie de la nature humaine, chaque personne naît, vit et meurt. En ce qui concerne l'enfant, celui-ci arrive également à mieux s'exprimer du point de vue émotionnel. Suite à un événement qui le confronte personnellement à la mort, celui-ci peut toutefois manifester des réactions qui lui sont propres et qui, en fonction de sa blessure psychologique, pourront interférer sur sa scolarité de manière négative.

- 9 ans :

L'enfant entre en sixième année HarmoS. A cet âge, l'enfant commence à associer la mort à une logique biologique. Il accepte également qu'il sera condamné à mourir un jour.

- 10-11 ans :

Cela correspond à la septième et la huitième année HarmoS, les dernières années du cycle 2. L'enfant sait qu'il mourra un jour, mais Guibert (2001) ajoute qu'il prend désormais conscience que tous les êtres vivants sont condamnés à mourir un jour.

2.5 Le deuil :

Comme le souligne Raimbault (2004), « le mot « deuil » vient du latin *dolus, dolere*, signifiant « avoir du chagrin », éprouver de la « douleur », et désigne l'affliction causée par la perte d'une personne aimée. » (p.17). L'évènement de la disparition peut entraîner des effets pouvant affecter le psycho-affectif, tels que la dépression, la colère ou encore l'isolement. Dans le même ordre d'idées, Encrevé-Lambert (2003) ajoute que le deuil comporte un état d'âme douloureux et la perte de l'intérêt pour le monde extérieur. Chaque deuil est unique et ses effets sont étroitement liés à la relation qui nous unissait à la personne décédée et de son importance dans notre vie. Pour Freud cité dans Raimbault (2004), le deuil, provoqué par la rupture définitive du lien avec l'autre, correspond à un « cataclysme intérieur », ce qui décrit bien la violence des effets du deuil. (p.13).

2.5.1 Le travail de deuil :

Le travail de deuil, comme le définit Raimbault (2004), correspond à un processus inconscient que subit la personne, sans avoir la maîtrise sur ses effets. Ce travail dépendra toutefois des liens qui unissaient l'enfant à la personne décédée. Selon Encrevé-Lambert (2003), le travail de deuil se déroule en plusieurs étapes.

Il y a tout d'abord le refus de la réalité, ou le déni comme l'appellent Fawer Caputo et Noble Burnand (2008). Sous l'état de choc, la personne ne réalise pas encore ce qui arrive. Cette réaction est en réalité une protection, un refoulement, qui permet de repousser la nouvelle, le temps de pouvoir supporter la douleur que provoque alors cette perte.

Viens ensuite l'étape de la colère. Fawer Caputo et Noble Burnand (2008) décrivent celle-ci comme étant dirigée contre la mort en elle-même, les adultes ou encore envers la personne décédée qui l'a abandonné. Cette colère est généralement suivie d'un sentiment d'abandon, de tristesse et de solitude.

L'étape de la dépression fait ensuite son apparition. La personne en deuil éprouve un sentiment de culpabilité et se retrouve désespérée, profondément triste et se sent impuissante face à cette situation. Les enfants plus âgés vont éprouver de la tristesse plus longtemps que les plus jeunes, entraînant souvent un renfermement sur soi.

Finalement, toujours selon Fawer Caputo et Noble Burnand (2008), arrive l'étape de l'acceptation. Cette étape est généralement considérée comme la fin du deuil, notamment lorsque la souffrance s'apaise et que la personne disparue est intériorisée.

Il est important pour l'enfant de dire au revoir à la personne décédée. En effet, c'est ici que prend sens l'importance des rites qui permettent de faire son deuil et d'accepter la mort et sa réalité. Il y a plusieurs manières de faire cela. Tout d'abord, l'étape la plus connue est d'assister à la cérémonie pour dire au revoir au défunt. Cependant, selon l'âge des enfants et la volonté des parents, ceci n'est pas toujours possible. C'est pourquoi, afin de permettre aux élèves de vivre le deuil, il est important de leur demander ce qu'ils aimeraient faire pour dire au revoir à la personne, en lui écrivant quelques mots ou en lui faisant un dessin, par exemple (N. Ruffiner, communication personnelle, 6 novembre 2012).

2.5.2 Les impacts du deuil dans la scolarité de l'élève :

Comme le mentionnent Bacqué et Hanus (2008), lorsque l'élève perd un proche et est en situation de deuil, sa blessure psychologique peut affecter sa scolarité de façon négative. Comme le reprend Raimbault (2004), suite au deuil, l'enfant se retrouve désemparé. Plus encore selon Freud cité dans Encrevé-Lambert (2003), une personne en deuil perd tout intérêt pour le monde extérieur et se retrouve souvent à abandonner toute activité n'étant pas en relation avec le souvenir du défunt.

Autrefois, selon Encrevé-Lambert (2003), le deuil était porté socialement, notamment par des signes tels que la couleur des habits. Aujourd'hui, le deuil est individuel et, par conséquent, le travail de deuil est uniquement à la charge de l'endeuillé, ce qui peut aggraver sa solitude.

C'est ce que Grosjean cité dans Deunff (2001) reprend. En effet, l'élève en situation de deuil va s'isoler et s'éloigner des autres personnes. Suite à cet isolement, sa communication avec les autres élèves et l'enseignant risque de se réduire, ce qui entraînera une baisse de sa participation en classe.

Selon Fawer Caputo et Burnand (2008), le deuil entraînerait également une baisse de curiosité intellectuelle et un manque d'intérêt pour toute créativité. De plus, il est possible que l'enfant devienne agressif contre l'entourage, les autres élèves risquent donc d'en payer le prix sans être toutefois coupables.

Tous ces éléments démontrent donc que le deuil peut entraîner une baisse des résultats scolaires de l'élève, ainsi qu'influencer sa communication avec les autres de manière négative.

Face à un élève en situation de deuil suite à la perte d'un être cher, on peut également se demander comment le reste de la classe sera influencé. En effet, le deuil d'un enfant risque d'avoir un impact sur les autres élèves, mais également sur l'enseignant, notamment dans sa manière de gérer la situation. Selon la psychologue travaillant au CAPPEs, cet impact risque d'être plus ou moins grand selon l'intégration de l'enfant dans la classe. De plus, il y aura des répercussions dans le questionnement des autres élèves. En effet, ceux-ci feront le lien entre cette mort et leur famille et se poseront énormément de questions sur le pourquoi des événements et ils se demanderont si cela peut également arriver à leurs parents. Madame Ruffiner propose alors un espace de parole permettant aux enfants de poser leurs questions et d'obtenir, si possible, des réponses à celles-ci.

Après avoir interrogé Mme Ruffiner à ce sujet, celle-ci a également mentionné l'impact sur la classe dans la situation où un élève est décédé. Cet impact sera forcément plus important que si un élève avait perdu un être cher. En effet, il faut tenir compte de la place vide que laisse l'élève tant physiquement qu'affectivement, de son matériel et notamment de sa place sur la photo de classe et de la peine que ces souvenirs causeront (N. Ruffiner, communication personnelle, 6 novembre 2012).

2.6 L'expression de l'enfant

Suite à mes diverses lectures, j'ai remarqué que selon Deunff (2001), exprimer la mort à travers l'expression graphique est jugée indispensable pour l'enfant. Oppenheim (2007) rejoint également cette pensée, car selon lui, « les dessins montrent la diversité des questions que les enfants se posent, la richesse de leur imaginaire et de leurs moyens d'expression, et l'importance de ne pas les regarder avec des idées préconçues, centrées sur quelques repères ou a priori. » (p.64). Le dessin peut se substituer à la parole et montrer ce que l'enfant ressent. Cela nous revoie directement au PER, lorsque celui-ci proposait des liens à effectuer entre d'autres disciplines et le thème de la mort. Parmi ces propositions figuraient des disciplines d'apprentissage telles que les sciences humaines et sociales (histoire) et les arts (activités créatrices et manuelles, arts visuels et musique).

A partir de là, je me suis demandé si ces liens avec les autres disciplines pouvaient servir d'introduction au thème de la mort. Bien entendu, il est ici question d'aborder la mort, sans toutefois qu'un élève y soit réellement confronté personnellement. Plus encore, bien que la littérature jeunesse ne soit pas proposée en tant que lien dans le PER, je m'y suis plus particulièrement intéressée car, selon moi, la littérature jeunesse joue un rôle essentiel dans l'enfance et elle peut avoir un grand impact sur l'enfant. Mais également, j'ai vu qu'il existait de nombreux albums jeunesse ayant pour thème la mort, je me suis alors demandé si on pouvait alors en profiter et en faire bon usage en les utilisant à l'école en tant qu'outil didactique.

2.7 Les albums et la littérature jeunesse

Comme le souligne Chirouter (2007), la littérature jeunesse d'aujourd'hui est très riche. En effet, de nombreux thèmes y sont abordés dont le thème de la discrimination, de l'amitié ou encore de la mort. C'est d'ailleurs une grande tendance de la littérature jeunesse de prendre en compte ces thèmes qui suscitent de nombreuses interrogations. La lecture jeunesse, étant généralement ciblée en fonction de l'âge et du sexe du lecteur, peut être utilisée pour répondre à des attentes spécifiques du lecteur. Elle peut servir de tremplin pour accompagner celui-ci dans des apprentissages, en suscitant des discussions à propos des thèmes abordés. La littérature jeunesse a bien compris que les enfants se posaient énormément de questions déroutantes, notamment à propos de la mort. Elle permet donc de rebondir sur ces questions et de saisir cette curiosité afin de les aider à apprendre à penser par eux-mêmes. En effet,

comme le dit Piquemal cité dans Chirouter (2007), « Lorsqu'on veut dialoguer avec les enfants, on a besoin de supports narratifs. » (p.29). Toujours selon Chirouter (2007), l'élève va également comprendre qu'il pourra mieux se connaître ou répondre à ses questions à l'aide de ces œuvres. Une des raisons qui permet à l'élève de réaliser cela est un phénomène qui se met également en place lors de la lecture: l'appropriation du texte. Ce processus constitue la propre lecture de l'enfant, où celui-ci pourra s'identifier au(x) personnage(s). Grâce à cette identification, le lecteur s'approprie la situation à son monde en transformant ou en adaptant l'œuvre en fonction de son rapport au monde et de son être. Guérette et Roberge Blanchet (2003) ajoutent que c'est d'ailleurs en s'identifiant au(x) personnage(s), le plus souvent au héros de l'histoire, que les contenus des lectures ont un impact autant important dans le développement de l'enfant. En effet, cette identification, permettant au lecteur d'ajuster sa réalité aux émotions exprimées par les personnages, signifie un investissement affectif capital de sa part.

Toujours selon Chirouter (2007), lorsque la littérature jeunesse est utilisée comme support en classe, il est important que l'enseignant participe à la discussion, questionne et puisse donner des pistes de réflexion. En effet, il est important pour les élèves de développer leur pensée.

2.8 La mort dans la littérature jeunesse

Aujourd'hui, nous le savons, la mort est un sujet tabou dans notre société. Pourtant, la mort est un thème très présent dans les albums et la littérature jeunesse. Selon Chirouter (2007), l'importante présence de ce thème est due à une tendance contemporaine qui consiste à prendre en compte les interrogations des enfants. Cela reflète d'ailleurs le statut et la place qu'occupe l'enfant dans notre société actuelle.

Hervé (2002) ajoute que lorsque ce thème est représenté dans la littérature jeunesse, il n'est pas contourné. Je pense qu'il faut comprendre cette phrase dans le sens où, contrairement à la vraie vie où la mort est un sujet tabou, ici la mort est abordée sans crainte, ni pudeur. Par conséquent, la mort est montrée telle qu'elle est, c'est-à-dire, parfois injuste, cruelle et incompréhensible.

Dans la littérature jeunesse, Chirouter (2007) pense que quand celle-ci aborde le thème de la mort, elle tend à transmettre un certain message, celui que la mort n'est plus ou est moins un scandale si elle survient à l'aboutissement d'une vie réussie et bien remplie. Elle n'est qu'un scandale si, au contraire, elle intervient trop tôt. Cette pensée va à l'encontre d'Hervé, car en

transmettant cet unique message, c'est d'une certaine manière contourner la réalité de la mort et c'est plutôt la dédramatiser ou l'aggraver selon les circonstances.

Selon Geffard (2002), l'image même de la mort est plutôt rare dans la littérature jeunesse, en effet, on y trouve le plus souvent des représentations du deuil, de l'absence ou de la disparition. De plus, tout comme le pensaient auparavant Chirouter (2007), Guérette et Roberge Blanchet (2003), il y aura un processus d'identification, mais qui se déroulera cette fois autour du vécu des personnages qui sont confrontés à la mort. Hervé (2002) ajoute également que les albums jeunesse proposent des itinéraires de deuil et que ceux-ci sont souvent amenés de telle manière que les enfants puissent s'y identifier, notamment en ayant souvent recours au symbolisme animalier.

3. Problématique

Après avoir effectué de nombreuses lectures et mené mon entretien exploratoire avec une psychologue travaillant au CAPPEP, je peux désormais avoir une vue d'ensemble sur les différents points de vue des auteurs concernant la mort à l'école.

Si je reprends les éléments abordés plus haut, je peux premièrement affirmer que la thématique de la mort s'insère dans un système de valeurs défendu par l'école et que celle-ci peut être abordée à l'école. Toutefois, par rapport à la déclinaison de ces valeurs en objectifs dans le PER, je me suis rendu compte des spécificités liées au canton de Neuchâtel. En effet, le thème de la mort décliné en objectifs ne fait pas partie des objectifs à atteindre prioritairement dans le canton de Neuchâtel. Cependant, malgré ces spécificités, le canton de Neuchâtel est néanmoins d'accord en ce qui concerne les finalités de base de la CIIP, la seule différence consiste au fait que ces valeurs ne seront pas amenées de la même manière que dans le canton du Valais, par exemple. Rien n'empêche donc les enseignants du canton d'aborder cette thématique en classe.

Ensuite vient la problématique du thème de la mort et des enfants. Tous les auteurs, ainsi que la psychologue Madame Ruffiner sont d'accord sur le fait qu'il faut parler de la mort aux enfants, lorsqu'ils sont demandeurs et sans toutefois les forcer. Il est également important d'en parler en partant de leurs propres représentations et d'être précis quand on aborde ce sujet, car les réponses vagues, les non-dits et les silences sont pires et inquiètent davantage les enfants. En établissant les représentations de la mort chez l'enfant selon son âge, je me suis toutefois rendu compte que celles-ci se précisent au fil des années. Malgré des conceptions de

la mort très floues à l'âge de la rentrée scolaire (quatre ans), il est toujours important d'en parler si les élèves sont demandeurs.

Cependant, en observant l'évolution de la mort dans la société, un élément en ressort : la mort est aujourd'hui un sujet tabou. Cette pudeur s'explique par le fait que la mort est devenue distante dans notre société. En effet, grâce à mes lectures, j'ai réalisé que le concept de la mort est différent selon les traditions et les endroits du monde. Cependant, les traditions évoluent et se transforment au cours des années et le rapport à la mort se transforme parallèlement à cette évolution. C'est le cas dans notre société, où grâce aux progrès de la médecine, entre autres, la mort s'est éloignée et est repoussée, d'où la grande déstabilisation qu'elle entraîne lorsqu'elle surgit. Toutefois, dans toutes les traditions, on remarque une grande importance donnée aux rites. Ces rites sont ce qui permet d'accepter la mort en permettant de dire au revoir au défunt et d'entrer dans le travail de deuil. Le deuil est une étape essentielle dans l'acceptation de la mort et qui permet que la vie continue. Lorsqu'un élève est alors en situation de deuil, le rôle de l'école a une place importante, car la présence de l'enseignant est essentielle pour l'élève. En effet, il faut savoir être présent physiquement et/ou moralement, l'élève a besoin de savoir que quelqu'un est là pour lui. Toutefois, lorsque l'enseignant n'est pas capable de gérer une telle situation, pour des raisons personnelles par exemple, il n'est pas seul et il peut demander de l'aide au CAPES. Cependant, le rôle de l'enseignant est différent lorsqu'il est question d'élèves abordant le thème de la mort en classe. En effet, son rôle consiste plutôt à comprendre pourquoi l'élève aborde ce sujet et lui donner, si possible, les réponses les plus adaptées, claires et rassurantes. Il est important de partir des représentations de l'enfant, au lieu d'amener ce sujet sur le tapis sans raisons.

Le rôle de l'école par rapport à la mort et au deuil est donc différent. Aborder la mort à l'école permet de participer à l'éducation et à l'intégration citoyenne de l'enfant dans la société. Tandis que le rôle de l'école face au deuil permet d'accompagner l'enfant et lui permettre de faire son « rite d'adieu » afin qu'il puisse avancer et parvenir à accepter la mort, même si c'est un psychologue travaillant au CAPES et non l'enseignant qui le fait.

Face à cela, je m'interroge quant à la position des enseignants face au rapport de la mort à l'école. En effet, quelle différence font-ils entre aborder la mort et faire face au deuil ? Ensuite, malgré toutes les difficultés et les contraintes que les enseignants doivent affronter face à un tel sujet, je me demande quels sont les éléments déclencheurs qui font qu'ils abordent ou non cette thématique ? Quelles sont leurs motivations, leurs réticences, leurs appréhensions, etc...

Puis, dans un second temps, j'aimerais découvrir quels outils ont été mis en place par les enseignants pour aborder la mort, afin d'observer la place de la littérature jeunesse dans cette thématique.

3.1 Questions de recherche

Dans quelle mesure, malgré les difficultés encourues dans le fait d'aborder la mort à l'école et le tabou du sujet, les enseignants traitent ou non de cette thématique ? Quels sont les outils mis en place ?

3.2 Hypothèses

Arguments qui font que les enseignants abordent le thème de la mort à l'école:

- 1) Les remarques et questions des élèves sont les éléments déclencheurs dans le fait d'aborder la thématique de la mort à l'école. S'ils en parlent, il faut essayer de comprendre pourquoi.
- 2) Il faut en parler pour ne plus en faire un sujet tabou et permettre aux élèves de s'exprimer librement à ce sujet.
- 3) Le thème est abordé suite à des événements liés à l'actualité (accidents, meurtres, suicides, guerres, etc...).
- 4) Cette thématique est abordée suite à un élève en deuil.
- 5) Aborder cette thématique permet de préparer les enfants à la réalité de la mort et comprendre qu'elle est inévitable.
- 6) Les enfants n'ont que peu de connaissances à ce sujet, il est donc du devoir de l'école de leur transmettre celles-ci.
- 7) C'est un sujet qui permet de faire des liens avec d'autres disciplines.
- 8) C'est un sujet intéressant.

Arguments qui font que les enseignants utilisent la littérature jeunesse pour aborder le thème de la mort à l'école:

- 1) La littérature jeunesse possède de nombreux avantages. Elle permet d'aborder le thème de la mort en général, sans toutefois partir du cas d'un élève en particulier.

- 2) De plus, elle permet à l'enseignant d'être plus à l'aise pour aborder ce thème, notamment en se servant du livre comme « médiateur ».
- 3) En s'identifiant aux personnages de l'histoire, la littérature jeunesse permet également que les élèves comprennent mieux ce qu'est la mort, que si le sujet en avait simplement été discuté oralement par l'enseignant.
- 4) Aborder la mort à l'aide de la littérature jeunesse permet d'ouvrir un espace de discussion et peut permettre aux élèves qui ont besoin d'en parler, d'en discuter librement.
- 5) Finalement, c'est un moyen qui permet d'aborder la thématique de la mort, sans toutefois avoir besoin de modifier son emploi du temps et d'avoir moins de temps pour les autres disciplines.

Arguments qui font que les enseignants n'abordent pas le thème de la mort à l'école:

- 1) C'est le rôle des parents d'aborder la mort avec les enfants, pas celui de l'école.
- 2) L'enseignant n'est pas capable pour des questions de compétences, d'histoires personnelles, etc...
- 3) L'enseignant ne sait pas rester neutre dans ses propos, il ne saurait pas trouver les bons mots pour en parler.
- 4) L'enseignant est intimidé par le sujet, car c'est un sujet tabou.
- 5) L'enseignant évite le sujet et évite de répondre aux questions des élèves par peur.
- 6) L'enseignant n'en parle pas, car il n'a jamais réellement pensé aborder la thématique de la mort.
- 7) Les enfants n'en parlent pas, il ne faut donc pas insister.
- 8) Les enfants sont trop jeunes pour avoir une discussion à ce sujet, ils ne peuvent pas comprendre.
- 9) L'enseignant a peur de la réaction des parents suite à une discussion à ce sujet ou peur de les disqualifier

4. Méthodologie

Tout d'abord, afin de répondre à mes questions de départ et afin de compléter mon cadre théorique comme je n'avais que peu de renseignements au sujet du CAPPE et à ce qu'il

apporte à l'école, j'ai mené un entretien exploratoire avec Madame Nadja Ruffiner, psychologue travaillant dans ce service.

Ensuite, afin de pouvoir répondre à ma question de recherche, je vais me pencher sur une méthode de type qualitatif, plutôt que quantitatif. Ce choix s'explique par le fait que je souhaite analyser des réponses précises liées à des situations vécues personnellement. Je souhaiterais donc conduire des entretiens semi-directifs avec quelques enseignants exerçant le métier à l'école primaire dans le canton de Neuchâtel. Pour cela, j'ai rédigé un questionnaire avec des questions ouvertes, afin de permettre aux personnes interrogées de développer leurs réponses et j'interviendrai le moins possible. Ensuite, afin de pouvoir analyser les réponses des personnes interrogées, je vais les retranscrire, c'est pourquoi j'enregistrerai chaque entretien.

En premier lieu, je m'étais penchée pour une retranscription intégrale, c'est-à-dire, qui reprenait la totalité des éléments verbaux et non-verbaux. Cependant, suite aux entretiens, je me suis rendu compte que ceux-ci n'apportaient pas de réelle utilité, c'est pourquoi j'ai décidé de me pencher sur une retranscription élaborée. Toutefois, bien que les éléments non-verbaux ne seront pas conservés, je garderai néanmoins les parasites de la parole, afin de conserver un texte fidèle au discours tenu par les personnes interrogées.

En ce qui concerne les enseignants que je souhaite interroger, j'aimerais qu'ils correspondent à certains critères. En effet, je souhaite interroger des enseignants ayant été confrontés à la « mort en classe ». Ce que j'entends par « mort en classe » correspond à des situations où un élève de la classe a perdu un être cher (membre de la famille, animal de compagnie, connaissance proche, etc...) et s'est retrouvé en situation de deuil, ou encore à la mort d'un élève de la classe de l'enseignant. Je souhaite de cette manière découvrir ce qu'ils ont mis en place face à cette situation et s'ils ont eu l'impression que le fait de traiter ce sujet avant qu'une situation concrète se présente en classe les aurait aidés eux et les élèves dans le processus de deuil. Finalement, j'aimerais comprendre pourquoi, malgré le fait que la mort soit un sujet tabou, ils se sentent capables de travailler cette thématique. Je cherche à découvrir quelles sont les éléments déclencheurs, les craintes, les motivations, les doutes, les réticences, les devoirs, etc...

Pour cela, j'ai jugé qu'il n'était pas important d'avoir un échantillon d'enseignants avec des critères très différents. En effet, il n'est pas question de situation géographique (ville-campagne), d'expérience ou d'âge, mais « d'humanité ».

4.1 Test de la méthodologie

4.1.1 Profils des personnes interrogées

Afin de tester ma méthodologie et dans le but de répondre à ma question de recherche, j'ai donc rencontré quatre enseignants et leur ai posé plusieurs questions. Tout d'abord et tout en respectant leur anonymat, voici le profil des enseignants interrogés en quelques mots.

Enseignant A :

Homme d'une quarantaine d'années, actuellement avec une classe de 1^e-2^e HarmoS et enseigne depuis 18 ans.

Enseignante B :

Femme d'une vingtaine d'années, actuellement avec une classe de 1^e-2^e HarmoS dans une école privée et enseigne depuis 3 ans.

Enseignante C :

Femme d'une cinquantaine d'années, actuellement avec une classe de 4^e HarmoS et enseigne depuis 35 ans.

Enseignante D :

Femme d'une soixantaine d'années, actuellement avec une classe de 4^e HarmoS et enseigne depuis 39 ans.

4.2 Résultats des entretiens

4.2.1 Pourquoi les enfants abordent le thème de la mort en classe ?

Afin de comprendre si les éléments déclencheurs qui font que les enseignants abordent en classe ont un lien direct avec les propos des élèves, j'ai tout d'abord voulu comprendre pourquoi ceux-ci en parlaient. Après avoir analysé les réponses des enseignants, j'ai pu mettre en parallèle certains points communs dans leurs réponses et certaines différences. Premièrement, j'ai pu constater que tous ces enseignants ont été confrontés à la « mort » en classe, de manière plus ou moins grave et importante durant leur carrière. En effet, chaque enseignant a eu des élèves abordant le sujet à l'école. En tentant de comprendre pourquoi les élèves abordaient ce sujet, tous les enseignants ont pu me répondre que cela arrivait lorsque les élèves perdaient un proche, un animal de compagnie ou plus spécifiquement, un membre

de la famille. De plus, deux enseignants ont mentionné le fait qu'il arrivait aux élèves d'aborder ce thème, simplement après avoir lu un livre ou après avoir été touchés par ce qu'ils ont pu voir à la télévision, que ce soit dans les infos ou dans des films. En effet, c'est ce que l'on peut constater dans les propos de l'enseignante B:

Les enfants regardent parfois des films qui ne sont pas adaptés à leur âge et suite à cela, ils se posent beaucoup de questions et c'est souvent à l'école que ces questions ressortent. C'est difficile d'aborder la mort suite à ce qu'ils ont pu voir dans des films, notamment lorsqu'ils voient des fantômes ou des zombies, qui sont en théorie « morts », mais également des revenants.

Selon les enseignants, pourquoi les élèves abordent la thématique de la mort en classe ?				
	Enseignant A	Enseignante B	Enseignante C	Enseignante D
Perte d'un membre de la famille / d'un proche	X	X	X	X
Perte d'un animal de compagnie		X	X	X
Questionnement à propos d'un film, d'un événement actuel, d'un écrit, etc...	X	X		X

Les élèves abordent donc ce sujet lorsque la mort les touche personnellement ou lorsque ceux-ci se posent des questions à propos de celle-ci et ont besoin de réponses.

4.2.2 Que font les enseignants suite à cela ?

En demandant ensuite aux enseignants ce qu'ils faisaient lorsqu'un élève abordait la mort en classe, un élément est ressorti chez tous les enseignants : la nécessité de discuter. En effet, l'enseignant A a mentionné le fait qu'il profitait de cette occasion pour rebondir sur le sujet

pour en parler, car ces occasions étaient rares et que c'est un sujet qu'il faut prendre au sérieux quand il apparaît. L'enseignant mène alors une discussion avec ses élèves qui peut durer une vingtaine de minutes. Le sujet est alors bien discuté et tant que les élèves en parlent, il leur répond. C'est un sujet important et il souligne le fait que cela cogite beaucoup chez les enfants, c'est pourquoi il ne faut pas l'esquiver.

L'enseignante B insiste sur le fait qu'il est important de ne pas donner de faux espoirs aux enfants, notamment lorsque ceux-ci pensent qu'ils reverront un jour la personne ou l'animal décédé. C'est pourquoi, elle interroge les enfants en leur demandant si cela est possible selon eux, en évitant de leur faire croire à quelque chose qui n'est pas sûr, tout en n'évoquant pas le fait que c'est impossible. En conclusion, elle détourne, si on peut dire, un peu le sujet en mettant l'accent sur les souvenirs qui restent. Le fait de ne pas donner de faux espoirs aux enfants rejoint la pensée de Romano (2009) et de Madame Ruffiner qui soulignaient le fait qu'il était important de ne pas laisser les enfants dans leurs propres interprétations qui peuvent s'avérer fausses en étant transparents avec eux et en utilisant les bons mots. Cette enseignante n'a jamais été confrontée à un élève abordant la mort et provenant d'une famille croyante, cependant, elle relève les difficultés et les solutions potentielles. En effet, dans ce cas, il serait important de discuter avec les parents, afin de comprendre comment ils gèrent cela à la maison et pour qu'au final, elle puisse gérer cette situation à l'école, en essayant de ne pas discréditer leur discours.

L'enseignante C mentionne que lorsqu'un élève aborde la mort en classe, elle passe un moment à échanger à ce sujet avec tous les élèves. En effet, il est important de prendre un moment pour intégrer la situation, de valider la tristesse de l'enfant si le besoin est, de mettre des mots sur ce qu'il s'est passé, sur les sentiments que cette situation provoque et de prendre en compte leurs représentations à ce sujet. Ce moment est toutefois mis en place, dans la mesure où l'élève est d'accord de vouloir partager la situation avec le groupe. Cette enseignante mentionne également qu'il faut s'adapter aux perceptions des élèves et qu'il faut faire attention aux croyances des enfants et de leurs milieux culturels, car l'étape de la mort n'est pas identique dans toutes les cultures.

Enfin, en ce qui concerne l'enseignante D, suite à la perte d'un proche d'un élève, celle-ci a également fait part de sa volonté de discuter individuellement avec lui, sans l'obliger. Son comportement est semblable à celui de l'enseignante C qui rejoint l'avis de Romano (2009) et de Madame Ruffiner, lorsque ceux-ci précisait qu'il ne fallait pas forcer un enfant à en parler s'il ne voulait pas. Ensuite, lors d'autres situations, celle-ci met l'accent sur le fait qu'il est important d'écouter ce que l'élève ayant perdu quelqu'un a à dire. Elle provoque

également l'empathie des autres, mais l'enseignante explique également qu'elle essaye de faire comprendre aux élèves que l'étape de la mort fait partie de la vie. De plus, l'enseignante tend à transmettre un message aux élèves, en expliquant qu'il est « normal » de mourir au bout d'un certain âge. Cette pensée rejoint un peu celle de Chirouter (2007) qui tout comme le message transmis dans la littérature jeunesse, la mort n'est plus un scandale lorsqu'elle survient à la fin d'une vie bien vécue.

4.2.3 Que font les enseignants suite à un ou plusieurs élèves en deuil ?

Nous avons donc vu ce que les enseignants mettaient en place lorsque les élèves abordaient la mort à l'école, mais maintenant, j'aimerais observer ce qu'ils mettent en place lorsqu'un élève est en réelle situation de deuil, afin d'observer des différences ou des similitudes potentielles et de voir, si possible, les différences dans le rapport de la mort et du deuil à l'école.

En ce qui concerne l'enseignant A, celui-ci profite de l'absence de l'enfant en deuil pour en parler avec les autres élèves. Ensuite, le déroulement se fait en trois étapes. Premièrement, l'enseignant demande à l'élève concerné s'il a besoin d'en parler avec lui ou avec une autre personne (adulte ou camarade de classe). Ensuite, l'enseignant propose aux autres élèves de faire un dessin pour la famille de l'élève en deuil et finalement, il propose le soutien d'un psychologue du CAPPE à la famille de l'élève en deuil, afin que cette personne puisse permettre à l'élève de travailler le deuil, de vivre le deuil et de lâcher ses émotions. Cette dernière étape se déroule néanmoins dans le contexte scolaire, c'est-à-dire, juste après les leçons, afin de permettre à l'élève de rester dans son contexte habituel.

L'enseignante B n'a jamais vécu le deuil d'un enfant. Toutefois, si cela devait arriver, celle-ci mentionne également le fait qu'elle demanderait un soutien psychologique, d'une part pour l'enfant en besoin et d'autre part pour elle, puis conseillerait également ce soutien aux parents de l'élève. En revanche, si c'est une situation où, par exemple, un élève vient de perdre un parent, les autres élèves de la classe se sentent moins concernés par la situation, c'est pourquoi l'enseignante utiliserait la littérature jeunesse avec eux ou le dessin. Bien que cette enseignante n'ait jamais connu le deuil, elle a néanmoins fait l'expérience d'un stage dans une classe, peu après qu'un élève soit décédé. Suite à cela, elle raconte que l'enseignante de cette classe avait mis plusieurs choses en place avec ses élèves. En effet, cette enseignante avait mis à disposition des élèves une boîte où ceux-ci pouvaient déposer des dessins ou des mots adressés à l'enfant disparu. Plus encore, les élèves de la classe étant trop jeunes (1^e-2^e

HarmoS) pour assister à l'enterrement de l'enfant, ils ont fait leur propre enterrement entre eux.

Ils ont fait leur propre enterrement entre eux, parce que les enfants n'ont pas pu aller à l'enterrement. Ils sont allés ensemble dans une forêt avec des ballons, ils ont dit des petits mots pour l'enfant, ils ont fait une photo, puis ils ont enterré la petite boîte en souvenir de leur copain et ils ont lâché les ballons. C'était une petite cérémonie qu'ils ont fait pour la classe, ils en avaient besoin.

Ce passage démontre bien l'importance des rites dans notre société comme nous avons pu le voir précédemment, notamment dans les propos de Basset (2008). C'est grâce à ces rites que les enfants ont pu faire leurs adieux au défunt et qu'ils ont pu entrer dans un travail de deuil.

Lorsque l'enseignante C a eu des élèves en situation de deuil, celle-ci raconte qu'elle a pris le temps d'intégrer cela dans la classe. C'est-à-dire, qu'elle a arrêté de travailler, a allumé des bougies et qu'elle a passé du temps avec les élèves afin de leur permettre d'exprimer leurs émotions. Elle raconte que lorsque c'est arrivé, ce fut des moments très particuliers qui ont changé la dynamique de la classe. Cette enseignante, contrairement aux deux premiers, n'a pas fait appel à une aide extérieure. Elle explique cela par le fait qu'à l'époque où cela s'est produit, elle ne voyait pas à qui elle aurait pu faire appel. De plus, elle explique aujourd'hui que si une telle situation devrait se reproduire, elle ne demanderait toujours pas un autre soutien. D'après elle, elle se sent assez outillée et n'a pas la sensation d'être démunie pour gérer ce genre de situation.

Enfin, l'enseignante D a été plusieurs fois confrontée à des élèves en situation de deuil. Cependant, elle a réagi différemment selon les situations. En effet, lorsqu'un élève a perdu un parent, celle-ci a procédé en deux étapes. La première était de vouloir en parler avec l'élève, puis comme les deux premiers enseignants, elle a fait appel à une tierce personne en demandant l'aide de l'assistante scolaire. Cependant, lorsqu'elle a eu des élèves en deuil suite à la perte d'un grand-parent, sa réaction a été différente. En effet, elle en a parlé avec l'élève en question, a écouté ce qu'il avait à dire. Puis, cette fois-ci, elle n'a pas fait appel à quelqu'un d'autre, mais elle a tenté de transmettre un message aux élèves, en tentant de leur faire comprendre que de perdre une personne à cet âge-là était « normal » et que cela faisait partie de la vie.

4.2.4 Les différences dans le rapport mort-deuil

Après avoir récolté les réponses des enseignants, j'ai élaboré un tableau afin d'observer plus clairement les différentes actions des enseignants selon les deux situations.

Les différences dans le rapport mort-deuil : Ce que les enseignants mettent en place...		
	... lorsque la thématique de la mort est abordée par les élèves en classe	... lors d'une situation de deuil
Enseignant A	<ul style="list-style-type: none"> - rebondir sur le sujet pour en parler - mener une discussion - ne pas esquiver 	<ul style="list-style-type: none"> - mener une discussion avec les autres élèves - demander à l'élève concerné s'il a besoin d'en parler - faire dessiner les autres élèves - faire appel au CAPPES
Enseignante B	<ul style="list-style-type: none"> - ne pas donner de faux espoirs - prendre les représentations des enfants - mettre l'accent sur les souvenirs - discuter avec les parents en cas de croyances différentes 	<ul style="list-style-type: none"> - demander un soutien psychologique et le conseiller aux parents - utiliser la littérature jeunesse ou le dessin
Enseignante C	<ul style="list-style-type: none"> - discuter sur le sujet - valider la tristesse - mettre des mots sur la situation - prendre en compte les représentations des enfants - faire attention aux croyances des familles 	<ul style="list-style-type: none"> - intégrer la situation dans la classe - permettre aux enfants d'exprimer leurs émotions
Enseignante D	<ul style="list-style-type: none"> - discuter avec l'élève - écouter l'élève - provoquer empathie des autres élèves - faire comprendre que la mort fait partie de la vie 	<ul style="list-style-type: none"> - parler avec l'élève en question - écouter l'élève - faire appel à l'assistante scolaire - faire comprendre que la mort fait partie de la vie

En observant ce tableau, il est facile de constater que ce que les enseignants mettent en place lorsque les élèves abordent la thématique de la mort est différent de ce qu'ils instaurent lors d'une situation de deuil. En effet, on remarque que ce que les enseignants mettent en place lors d'une situation de deuil est destiné à accompagner l'enfant, à lui permettre d'accepter la mort. La principale différence, dans ce qui est instauré par les enseignants en cas de situation de deuil et qui n'est jamais apparue lorsque ceux-ci abordent la thématique de la mort avec les élèves, consiste à une demande d'aide extérieure.

En effet, on remarque que trois des quatre enseignants ont fait ou feraient appel à un soutien psychologique. Parmi ces trois enseignants, seuls deux d'entre eux ont mentionné le CAPPEP. L'enseignante D n'a pas mentionné le CAPPEP, car elle n'était pas au courant des prestations que ce service offrait, toutefois, elle a fait appel à une assistante scolaire. L'enseignante C est la seule à ne jamais avoir fait appel à un soutien extérieur tout au long de sa carrière, car celle-ci explique qu'elle se sent assez outillée pour ne pas avoir besoin de faire appel à quelqu'un d'autre.

4.2.5 Les problèmes des enseignants lorsque le thème de la mort apparaît à l'école

Lorsque j'ai interrogé les enseignants suite à ce qu'ils mettaient en place lorsqu'ils abordaient la thématique de la mort à l'école ou suite à un élève en deuil, plusieurs d'entre eux ont mentionné certaines difficultés auxquelles ils ont dû faire face lors de telles situations.

L'enseignant A raconte qu'au début de sa carrière, il avait de la peine à évoquer le chagrin et qu'il était donc difficile d'en parler avec les élèves. Il a pu par la suite être plus à l'aise, notamment grâce aux événements qu'il a pu vivre au cours de sa carrière et personnellement. Il évoque également la difficulté à ne pas pouvoir donner de réponses précises, comme dans d'autres disciplines.

L'enseignante B était elle aussi paniquée lorsqu'elle s'est retrouvée face à la mort pour la première fois en classe, mais aujourd'hui, elle est plus à l'aise. Elle raconte qu'il est difficile de faire attention aux croyances des enfants et de leurs familles, mais également le fait que dans cette thématique, il n'y a pas de juste ou de faux. Ensuite, c'est également difficile pour elle de ne pas avoir pitié de l'enfant touché par la mort :

« Je me suis sentie triste pour lui, j'ai trouvé que c'était injuste, donc ce qui fait que moi-même, j'ai eu une remise en cause par rapport à la mort (...). »

Pour l'enseignante C, la thématique de la mort est un sujet qui ne lui fait pas peur. Toutefois, elle révèle le fait qu'il est difficile de ne pas être dans le définitif ou dans la morale lorsqu'elle aborde ce thème avec les enfants.

« Je fais attention à ce que les élèves ne ressortent pas en disant : la maîtresse, elle a dit ça, alors on doit croire ça. »

Finalement, l'enseignante D pense que ce n'est pas un sujet qui fait peur, tant qu'on est prêt à écouter chacun. Toutefois, elle pense qu'aujourd'hui les parents réagiraient mal, qu'ils penseraient qu'elle empiète sur leur territoire et que ce n'est pas le rôle de l'école de répondre à ce genre de questions. Malgré cela, elle n'abandonnerait pas pour autant et elle explique comment elle procéderait face à une telle situation:

« Si je devais vraiment travailler pour une raison disons impérative sur le thème de la mort avec mes élèves, j'informerais les parents et puis je demanderais si quelqu'un y voit un inconvénient, ou bien j'essayerais de décrire aux parents de quelle façon je vais le faire, dans le respect, justement, de chacun. »

Pourtant, après que ces enseignants ont mentionné toutes les difficultés qu'ils rencontraient dans le fait d'aborder la thématique de la mort à l'école, aucun d'entre eux n'a évoqué le fait que ces difficultés les avaient déjà contraints à ne pas aborder la mort en classe avec leurs élèves.

4.2.6 Les éléments déclencheurs et les motivations des enseignants

Afin de répondre à ma première question de recherche et de comprendre pourquoi les enseignants traitaient ou non de cette thématique, je leur ai demandé à quelles occasions, ceux-ci abordaient la mort avec leurs élèves.

Occasions, éléments déclencheurs, motivations qui poussent les enseignants à aborder la mort en classe :				
	Enseignant A	Enseignante B	Enseignante C	Enseignante D
Elève en situation de deuil	X	X	X	X
Décès de la famille d'un élève	X	X	X	X
Décès d'un élève	X	X		
Décès d'une personne du contexte scolaire			X	
Suite à des remarque ou à des questionnements d'élèves (télévision, films, écrits, etc...)	X	X	X	X
Suite à la lecture d'un album jeunesse		X		X
En abordant la religion et les croyances	X			

En analysant les réponses des enseignants, on remarque que le fait que, majoritairement, les enseignants préfèrent aborder la mort dans un contexte naturel, c'est-à-dire qu'ils profitent qu'une telle occasion arrive pour en parler. C'est ce qu'on peut constater dans les propos suivants :

Enseignant A :

« Souvent j'en profite pour parler, parce que les occasions sont assez rares et puis c'est bien de le faire dans un contexte naturel. (...) C'est difficile d'arriver et de se dire : ben tiens, pendant deux semaines, on va parler de la mort. Je trouve que c'est

mieux quand malheureusement la mort arrive dans l'entourage d'un élève, c'est mieux d'en parler à ce moment-là. (...) Egalement lorsqu'un élève est touché par un écrit dans un journal ou par ce qu'il a pu voir à la télévision. (...) Je me vois mal arriver avec un livre et parler de la mort. Bien sûr on peut arriver avec un livre où la mort est évoquée et attendre s'il y a vraiment des questions par rapport à la mort, dans ce cas se sera peut-être plus naturel, mais je préfère attendre que la mort arrive (...). Je ne pense pas que l'enseignant peut amener ce thème-là de manière artificielle. Je pense que cela doit venir des enfants, mais que l'enseignant doit rebondir dessus. (...). C'est un sujet qui doit provenir des élèves et l'enseignant doit être à l'affût pour pouvoir rebondir. »

Enseignante B :

« Ce n'est pas un sujet que j'aborde systématiquement, mais je pense qu'il faut l'aborder. Après, je pense que je l'aurais abordé dans le cas d'une perte d'animal, si je n'avais pas eu le cas de la perte d'un parent d'élève. (...) Il y a aussi eu parfois des discussions qui ont émergés suite à des albums jeunesse que j'ai lus. »

Enseignante C :

« Je n'ai pas d'autres motivations à aborder ce sujet, si ce n'est suite à la perte d'un proche d'un élève (...). Je ne rate pas l'occasion si le sujet est amené d'une façon ou d'une autre, mais je ne vais pas arriver comme ça dans la classe et dire : aujourd'hui on va parler de la mort. (...). Je n'ai pas un cahier des charges qui va dire qu'il faut parler de la mort, mais si le sujet se présente, je ne vais pas éluder. »

Enseignante D :

« Je pense que c'est artificiel de parler de la mort dans le vide. (...). Je trouve qu'il n'y a en fait aucune raison d'aborder ce thème dans la classe, s'il ne se passe pas quelque chose qui fait que tu dois aborder ce thème (...). Mais c'est clair que tous les sujets abordés en connaissances de l'environnement sont artificiels (...). »

En analysant ces réponses, on constate que tous ces enseignants rejoignent les pensées de Lonetto (1998) et de Romano (2009) lorsque ceux-ci affirmaient que toute discussion au sujet de la mort avec un enfant ne doit prendre en compte que sa curiosité et qu'il est inutile de vouloir imposer une discussion à ce sujet si les enfants ne sont pas demandeurs. C'est

également ce que la psychologue Madame Ruffiner affirmait lorsqu'elle disait qu'il était important d'aller dans le monde de l'enfant et de partir de ses questions, plutôt que de lui amener des réponses toutes faites qu'il ne comprendra pas. Tous ces propos expliquent pourquoi les enseignants trouvent que c'est artificiel d'aborder la mort avec les élèves si le sujet n'est pas abordé dans un contexte naturel.

Les enseignants ont également mentionné qu'ils préféreraient partir de la mort d'un animal, de questionnements autour d'un film ou d'un conte, c'est d'ailleurs ce que proposait Deunff (2001) en mentionnant que la thématique de la mort devrait être abordée au sein de plusieurs évènements.

Toutefois, Lonetto (1988) affirmait que l'essentiel et la responsabilité de ces discussions autour de la mort revenaient aux parents de l'enfant. L'enseignante D a été la seule parmi les quatre enseignants à partager ce point de vue, même si elle a déjà abordé la mort avec ses élèves.

« Tout comme la naissance, c'est un thème dont on parle plus en famille ou qu'on vit plus en famille. (...). Je pense qu'il y a des parents qui réagiraient mal, qui penseraient que j'empiète sur leur territoire, que ce n'est pas à l'école de répondre à ce genre de questions. »

4.2.7 Les outils utilisés par les enseignants pour aborder la mort

Ensuite, afin de répondre à ma seconde question de recherche qui se penchait sur les outils mis en place par les enseignants lorsqu'ils abordaient le thème de la mort, j'ai remarqué que principalement trois outils étaient mis en place : la littérature jeunesse, le dessin et la discussion.

Outils mis en place par les enseignants pour aborder la mort en classe :				
	Enseignant A	Enseignante B	Enseignante C	Enseignante D
Littérature/ albums jeunesse	X	X	X	X
Dessin	X	X		
Discussion	X			X
Autres			X	

a. La littérature et les albums jeunesse :

Parmi les quatre enseignants interrogés, chacun a mentionné utiliser la littérature jeunesse comme outil pour aborder la mort. Les raisons de ce choix diffèrent cependant un peu d'un enseignant à l'autre. L'enseignant A explique utiliser cet outil lorsqu'il dépasse la simple évocation du thème de la mort, car il permet un autre apport que celui de l'enseignant. Cependant, la littérature jeunesse est utilisée uniquement suite à de réelles situations de mort et non dans de manière artificielle, comme il est expliqué auparavant.

L'enseignante B, quant à elle, utilise cet outil en expliquant que c'est un outil très utile, surtout en 1^e-2^e HarmoS, car il permet d'aborder beaucoup de thèmes et de faire émerger beaucoup de questions. De plus, selon elle, les enfants s'identifient beaucoup aux personnages, ce qui permet de mener une discussion avec les enfants à la fin de l'histoire et de cerner leurs représentations à ce sujet. Le phénomène d'identification aux personnages est d'ailleurs un des arguments cités par Chirouter (2007), qui expliquait que grâce à celui-ci l'impact du contenu des livres est d'autant plus importants chez l'enfant.

Les arguments de l'enseignante C ressemblent à ceux des deux premiers. En effet, elle trouve que la littérature jeunesse est un bon support de départ pour mener une discussion. Toutefois, elle explique, elle aussi, qu'elle ne va pas lire des livres autour du thème de la mort artificiellement. C'est-à-dire, qu'elle va utiliser cet outil pour induire un échange, suite à une réelle situation de mort à l'école, tout comme l'enseignant A l'explique.

L'enseignante D avoue avoir mené une discussion autour de la mort suite à la lecture d'un livre, mais par accident, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas prévu d'en discuter plus en détail.

Mise à part cette situation, elle explique ne pas faire souvent appel à cet outil. Cependant, cet outil a néanmoins certains avantages, tels que permettre de faire passer certaines notions aux enfants et de permettre de mettre les bons mots sur les bonnes choses. Toutefois, selon elle et malgré les avantages de ce support, cela ne reste qu'une histoire dans un livre, c'est pourquoi elle préfère partir des représentations des enfants et utiliser la littérature jeunesse pour les illustrer, à condition de trouver le bon livre.

En observant les arguments des enseignants concernant le choix d'utiliser cet outil, on remarque que nombre d'entre eux rejoignent l'avis de Chirouter (2007), notamment lorsque celui-ci explique que la littérature jeunesse peut servir de tremplin pour accompagner l'enfant dans ses apprentissages et en permettant l'émergence de discussions à propos des thèmes abordés, ainsi que de rebondir sur les éventuelles questions des enfants. De plus, tous les enseignants ont mentionné le fait qu'ils participaient à la discussion entraînée par la lecture d'un livre, c'est ce que Chirouter (2007) expliquait également dans ses propos, lorsque celle-ci affirmait qu'il était important que l'enseignant participe à la discussion, tout en questionnant les élèves et en leur donnant des pistes de réflexion.

b. Le dessin :

Contrairement à la littérature jeunesse, le dessin n'est pas autant utilisé par les enseignants dans le cadre de la thématique de la mort, en effet, uniquement deux enseignants ont mentionné faire usage de cet outil. Effectivement, suite à un élève en situation de deuil dans sa classe, l'enseignant A explique avoir utilisé le dessin. Cependant, la technique du dessin ne fut pas employée par l'élève en deuil, mais par ses camarades de classe, afin qu'ils puissent faire un dessin pour la famille de l'élève. Le dessin serait également utilisé par l'enseignante B, car celle-ci explique que les enfants fonctionnent beaucoup par ce moyen-là, car ils dessinent souvent toutes sortes de choses et viennent lui montrer et raconter ce que cela signifie. En analysant ces réponses, il est facile de faire un lien avec la pensée d'Oppenheim (2007), lorsque celui-ci affirme que le dessin est un moyen qui permet de se substituer à la parole et faire ressortir les sentiments des enfants. De plus, comme le disait Encrevé-Lambert (2003), c'est à partir de quatre ans que les enfants commencent à représenter les morts et les éléments en lien avec cette thématique dans leurs dessins, soit l'âge des enfants des degrés de ces deux enseignants.

c. Les discussions :

Pour deux des enseignants interrogés, la discussion est considérée être un outil. L'enseignant A explique qu'il essaye de discuter avec ses élèves en fonction des demandes et des attentes de ceux-ci, puis il ajoute qu'il va ensuite tenter de leur répondre en utilisant ses propres mots, ses propres connaissances, mais également ses propres limites. Selon lui, chacun possède ses propres représentations, c'est pourquoi il spécifie également que sa représentation de la mort en est une parmi tant d'autres. L'enseignante D est du même avis que cet enseignant, car elle considère également l'expression orale comme un outil.

4.3 Analyse des résultats, liens avec les hypothèses

Grâce à l'analyse des données recueillies, j'ai pu répondre à mes questions de recherche et vérifier mes hypothèses de départ. En ce qui concerne ces hypothèses de départ, certaines d'entre elles ne sont pas apparues dans les réponses des enseignants interrogés. En effet, concernant mes hypothèses à propos du fait que les enseignants traitent ou non la thématique de la mort avec les élèves, seules trois d'entre elles sont ressorties dans les réponses des enseignants interrogés. Il s'agit du fait que les éléments déclencheurs sont principalement les questions des élèves, les événements liés à l'actualité, ainsi que lorsqu'un élève est en deuil. Quant aux autres hypothèses, elles n'ont pas été utilisées par ces enseignants, mais d'autres réponses sont apparues, comme par exemple : les enseignants abordent le thème de la mort suite à la lecture d'un album jeunesse ou encore en abordant la religion avec les élèves.

Concernant mes hypothèses qui expliqueraient pourquoi les enseignants n'aborderaient pas la thématique de la mort à l'école, seules deux de mes hypothèses sont ressorties : n°1 et n°9. Celles-ci sont en lien étroit avec les parents des enfants. Toutefois, d'autres difficultés ont été mentionnées par les enseignants lorsque ce sujet est abordé, cependant, celles-ci n'empêchent pas les enseignants à en parler avec les élèves. Quant aux autres hypothèses, elles ne sont pas ressorties dans les réponses des enseignants interrogés. Je pense qu'étant donné que je me suis dirigée dans une méthodologie qualitative, cela ne signifie peut-être pas que d'autres enseignants auraient pu mentionner certaines autres hypothèses de départ.

De plus, par rapport à mes hypothèses à propos de l'utilisation de la littérature jeunesse comme outil pour aborder le thème de la mort à l'école, j'ai pu constater que tous les enseignants utilisent ou ont utilisé cet outil dans leur carrière. D'ailleurs, en observant les

arguments des enseignants quant à leur choix d'utiliser cet outil, leurs réponses correspondent à trois de mes hypothèses de départ: les hypothèses n°1, n°3 et n°4. On peut donc conclure que ces enseignants n'ont pas besoin de cet outil pour être plus à l'aise lorsqu'ils abordent le thème de la mort et qu'aborder ce thème n'engendre pas de problèmes par rapport à leur emploi du temps.

Toutefois, bien que cela ne fasse pas partie de mes hypothèses, d'autres outils utilisés pour aborder la thématique de la mort ont été mentionnés : le dessin et la discussion.

Finalement, j'ai pu constater dans mon analyse de données que les propos des enseignants étaient très similaires à ceux des auteurs que j'ai cités dans mon cadre théorique. En effet, j'ai pu faire de nombreux liens entre leurs propos et cela m'a démontré que les éléments présents dans mon cadre théorique étaient cohérents.

5. Conclusion

Ce travail de mémoire m'a apporté de nombreuses réponses à des questions auxquelles je n'aurais probablement pas pris le temps de réfléchir dans d'autres circonstances. Au départ, je pensais me diriger dans une analyse plus approfondie de la littérature jeunesse comme outil pour aborder la thématique de la mort en classe. Cependant, j'ai fini par me concentrer sur les enseignants dans un premier temps et sur les outils utilisés par ceux-ci dans un deuxième temps.

Le thème de la mort est un sujet qui peut devenir vite compliqué, encore plus lorsqu'il touche le cadre de l'école. J'ai maintenant conscience de mon rôle en tant que future enseignante face à de telles situations et je sais également que j'ai le droit d'avoir des limites. Grâce à ce travail, je peux désormais me sentir plus en confiance pour les situations à venir dans ma future carrière d'enseignante. S'il y a une chose que j'ai retenue, notamment par rapport au thème de la mort, c'est qu'il n'y a pas qu'une seule réponse, qu'une seule façon de faire, mais que tout dépend de la situation en question. En effet, chaque situation est unique, c'est pourquoi il est important de s'y adapter du mieux que l'on peut. De plus, la particularité de ce thème, c'est que même si l'on se prépare, il est difficile de savoir comment l'on va réagir lorsqu'une telle situation arrive. Toutefois, je suis rassurée de savoir qu'il existe de nombreuses ressources à disposition des enseignants et surtout que nous ne sommes pas seuls, et qu'en cas de difficultés pour telles ou telles raisons, nous pouvons demander de l'aide à des personnes spécialisées dans la matière. Après, je pense que comme les enseignants interrogés

me l'ont fait remarquer, les années d'expérience dans le métier me permettront de faire face plus facilement aux aléas du métier.

Si ce travail de mémoire était à refaire, je pense que j'utiliserais la même méthodologie, car celle-ci m'a permis de recueillir des expériences de vie complètes, riches, réelles, très touchantes et à mon sens surtout utiles non seulement pour ce travail, mais personnellement. Avant de mener ces entretiens, j'ignorais que de tels éléments allaient ressortir et j'ignorais à quelles situations ces enseignants ont dû faire face dans leur carrière. Toutefois, je pense que j'aurais pu davantage relancer certaines questions aux enseignants afin d'obtenir des réponses un peu plus complètes par moments.

6. Références bibliographiques:

6.1 Ouvrages

Allemand-Baussier S. (2008). *La Mort, pourquoi on n'en parle pas?* Paris: De la Martinière Jeunesse.

Chirouter E. (2007). *Lire, réfléchir et débattre à l'école élémentaire : La littérature jeunesse pour aborder des questions philosophiques.* Paris : Hachette Education.

Crettaz B. (2003). *Vous parler de la mort.* Ayer : Éditions Porte-Plumes.

Deunff J. (2001). *Dis maîtresse, c'est quoi la mort?* France: L'Harmattan.

Dolto F. (1998). *Parler de la mort.* France: Éditions Gallimard.

Dutoit, Y. et Girardet, S. (éd.). (2008). *Parler de la mort à l'école.* Editions ENBIRO.

Encrevé-Lambert M. (2003). *La mort.* Paris: Bayard Éditions.

Geffard P. (2002). Entre les images et les mots. *La littérature de jeunesse face à la mort.* Paris : Syros jeunesse.

Guérette C., Roberge Blanchet S. (2003). *Vivre le conte dans sa classe*. Canada : Hurtubise HMH.

Guibert F. (2001). *Pourquoi on meurt ? La question de la mort*. Paris : Autrement junior « Société ».

Hervé G. (2002). Comment dire l'indicible. *La littérature de jeunesse face à la mort*. Paris : Syros jeunesse.

Lonetto R. (1988). *Dis, c'est quoi quand on est mort: L'idée de la mort chez l'enfant*. Paris: Éditions Eshel.

Marc I., Geoffroy M. & Geoffroy P. (1995?). *Dieu vit et pleure avec nous: Vivre le deuil avec les enfants*. Paris: Société des Écoles du dimanche.

Oppenheim D. (2007). *Parents: comment parler de la mort avec votre enfant?* Bruxelles: De Boeck.

Raimbault G. (2004). *Parlons du deuil*. Paris: Éditions Payot & Rivages.

Romano H., (2009). *Dis c'est comment quand on est mort ?* Éditions La pensée sauvage.

Saulière D. (2005). *Le petit livre de la mort et de la vie*. Italie : Bayard Éditions Jeunesse.

6.2 Articles :

Bacqué M., Hanus M. (2008). Les enfants et le deuil. *Parler de la mort à l'école*. Editions ENBIRO.

Basset J. (2008). L'humanité face à la mort. *Parler de la mort à l'école*. Editions ENBIRO.

Ducor J. (2008). Société laïque : des nouveaux rites. *Parler de la mort à l'école*. Editions ENBIRO.

Fawer Caputo C., Noble Burnand A. (2008). Les principales étapes du deuil. *Parler de la mort à l'école*. Éditions ENBIRO.

Hammann G. (1999). *Les enjeux religieux de l'instruction publique dans le Pays de Neuchâtel : Essai d'interprétation historique d'un débat séculaire*. In Dubiis Libertas : Mélanges d'histoire offerts au professeur Rémy Scheurer. Hauterive : Editions Gilles Attinger.

Reist C. (1999). La mort dans les grandes religions monothéistes. *La mort à vivre*. Genève : Editions inconnues.

6.3 Albums jeunesse:

De Kockere G. (2003). *Tête-à-tête: 15 petites histoires pas comme les autres*. Belgique: Editions MILAN.

Moundlic C. (2009). *La croûte*. Paris: Père Castor Editions Flammarion.

Varley S. (2001). *Au revoir blaireau*. Paris : Editions Gallimard Jeunesse

Verroen D., Erlbruch W. (2003). *Un paradis pour petit ours*. Belgique: Editions MILAN

6.4 Sites internet:

Consultations pour les écoles primaires et enfantines du canton de Neuchâtel. [consulté le 6 mars 2013]. <http://www.cappes.ch/>

Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin. [consulté le 6 mars 2013]. <http://www.ciip.ch/>

Plan d'études romand. [consulté le 6 mars 2013]. <http://www.plandetudes.ch/web/guest>

7. Annexes

7.1 Entretien exploratoire avec Madame Nadja Ruffiner, psychologue travaillant au CAPPES, le 6 novembre 2012.

1. Qu'est-ce que le CAPPES ?

Le CAPPES, ça veut dire « Centre d'accompagnement et de prévention pour les professionnels de l'établissement scolaire ». Donc on travaille essentiellement à but préventif, autour de différents axes. Il y a tout ce qui est la gestion classe, relation à la violence, apprendre aux enfants à vivre bien ensemble. L'autre aspect c'est un besoin des projets de collège, donc à une échelle plus large pour travailler avec des directions ou un groupe d'enseignement, aussi toujours dans un axe de prévention. Sinon on a un autre aspect qui touche la qualité de vie dans le travail de l'enseignant : prévention du burn out, du stress, de tout ce qui pourrait être une surcharge ou un trop, que ce soit dans la gestion d'un élève ou de classe difficile, du travail avec les élèves difficiles, des familles qui sont parfois envahissantes, ou aussi de conflits entre collègues, avec la direction et puis notre travail va d'un accompagnement individuel à une analyse de pratique avec un groupe d'enseignants qui le souhaitent, à un collègue qui le souhaiterait, à de la médiation, gestion de conflit, d'un problème de collègue jusqu'à un problème avec la direction avec un enseignant. Et puis encore un axe dans la prévention et la gestion de situations critiques et c'est préparer à gérer ces situations quand elles arrivent, donc mettre tout en place. Chaque école a un protocole, on aide à le créer et mettre les bonnes personnes. Dans chaque protocole, on a s'il y a une crise, qui fera quoi, les numéros de téléphone, les cahiers des tâches, comment est-ce qu'on communique en cas de crise, qui communique quoi, avec qui. Enfin bref, tout est déjà défini par collègue. On fait aussi des mises en situation fictives une fois que les protocoles sont faits pour voir comment ça fonctionne, si on doit changer des choses et si un événement a lieu, soit on aide une direction à prendre une bonne décision, et quand il faut, on peut accompagner sur le terrain. C'est des personnes qui sont formées à aller sur le terrain (intervenants du service socioéducatif). S'il n'y a pas ces ressources, on va nous sur le terrain, c'est-à-dire rencontrer une classe qui a perdu un camarade. Enfin bref, rencontrer la classe concernée avec les élèves touchés. Ça peut être accompagner un enseignant à parler de la mort avec sa classe, à parler du suicide avec sa classe, de la maladie grave avec sa classe. On regarde avec l'enseignant ce qu'il peut faire. On peut aussi l'accompagner sur une durée de 6 mois à

une année selon la gravité et des besoins de la classe. Et après ça se termine avec des téléphones, parce qu'il n'y a pas besoin de plus. Quand je dis que c'est de la prévention, la gestion de crise, c'est prévenir pour pas que ça déborde et par rapport à tout ce qu'une crise peut apporter de surmenage chez les employés et chez les élèves. Tout ce qui est réaction de stress aigu, de stress post-traumatique, de dépression, de suicide, de tout ce qui pourrait être des suites mauvaises d'un événement mal géré.

2. Pour qui est-ce destiné ?

Pour les enseignants essentiellement, pour les élèves, pour la direction,... C'est pour les professionnels des établissements scolaires. On travaille avec le système déjà en place, c'est-à-dire les enseignants, les directions. Si on rencontre des enfants, ce n'est que dans le cadre situations critiques et c'est pour un temps limité, de crises et s'il faut plus, on délègue. Ça dépend du problème, soit le service de psychiatrie neuchâtelois, soit des privés adéquats pour prendre telle ou telle situation. Notre mandat c'est de travailler avec les professionnels des écoles et non avec les familles et les enfants, c'est pour les entourer.

3. Dans quels degrés scolaires intervenez-vous ?

Ecole infantine, jusqu'aux écoles professionnels et lycées. Donc obligatoire et post-obligatoire. Mais je suis responsable de la gestion de situations critiques et je reçois des gens en individuel, ça peut être très large. Mes collègues sont plus dans la gestion de classe et projets de collège. C'est plus du cycle 1, cycle 2 donc école obligatoire, mais aussi cycle 3.

4. Quel accompagnement proposez-vous concrètement à un enfant en situation de deuil ?

Alors je ne propose pas d'accompagnement à la carte, ça veut dire il y a toujours un contact avec l'enseignant pour pouvoir discuter de la situation, comment elle se présente, qu'est ce qui est déjà en place. Des fois c'est suffisant, il n'y a rien à faire de plus. C'est plus rassurer l'enseignant. Et parfois il y a plus de choses à mettre en place, ça va dépendre de quel type de décès. Est-ce que c'est un suicide, un parent, si c'est un enfant, si c'est un parent dont on sait qu'il va mourir d'une maladie grave et que la famille est bien préparée ou si c'est un accident. Pour chaque situation, il y a des réponses individuelles et différentes. Si c'est en cas de maladie, on a déjà été averti avant que tel ou tel parent était en fin de vie, par l'enseignant. Et on a déjà discuté comment va la classe, quel impact ça a sur la classe, parfois ça a un immense impact sur la classe, parce que c'est un élève bien intégré, qui parle facilement de la situation et qu'il y a un besoin pour la classe. Il peut donc arriver que l'on

ouvre un espace de parole pour la maladie, pour parler de ce qu'il se passe avec les enfants ou qu'on prépare quelque chose avec l'enseignante, mais qu'elle le fasse seule. Et puis parfois il y a des situations où l'élève ne peut pas parler, n'est pas bien intégré et, en gros, il n'y a aucun impact sur la classe. Il vit ça tout seul, donc c'est rencontrer cet élève ou demander à l'enseignant de le rencontrer un moment à part pour savoir s'il aurait des besoins, s'il a envie d'en parler ou rencontrer la famille. Cela peut être orienter chez As'trame pour que l'enfant puisse être préparé au décès à venir. Après, il y a un suivi jusqu'à l'annonce du décès. J'essaie d'être là dans les classes au moment de l'annonce, mais ce n'est pas toujours possible. Et sinon on peut se préparer avec un inspecteur pour que l'enseignant ne soit pas seul. Et puis on va déjà préparer sur comment gérer la classe ce jour-là. Parfois, les élèves viennent à l'école le jour même, ce n'est pas comme chez les adultes. Parfois, les enfants ont le désir de venir, déjà l'après-midi ou le lendemain. Parfois, ils ne viennent pas pendant une semaine, enfin, on s'adapte.

Si un élève est décédé, il y a de toute façon un impact plus important dans la classe. Donc, c'est bien qu'il y ait un intervenant externe pour soulager l'enseignant qui est aussi en deuil. Donc là, on va essayer de mobiliser des ressources pour offrir un espace à la classe, pour comprendre ce qu'il s'est passé, l'accueillir, exprimer son émotion. On laisse des moments aussi pour être ensemble, pour pleurer ensemble, dans un cadre contenant un peu d'air pour décharger. On va aussi travailler avec la classe pour savoir ce qu'ils aimeraient faire pour l'élève, voir avec la famille s'il y a une place pour eux à la cérémonie, mais indépendamment, s'ils aimeraient encore lui dire quelque chose, les encourager à écrire, à faire des dessins. Si c'est des plus petits comme à l'école enfantine, on va aussi les accompagner dans une démarche similaire, mais ils ont plus besoin d'avoir tout le temps un contenant. C'est-à-dire qu'ils vont moins repartir en petits groupes comme des ados. Le groupe est aussi important, mais l'adulte aussi pour rassurer et contenir. Alors que chez les plus grands, c'est toujours un équilibre entre avoir un dialogue et le besoin d'être en groupe. Et aussi veiller à ce qu'il n'y ait pas d'enfants qui soient mis à l'écart, car parfois il y a des groupes qui se forment et un enfant qui n'est dans aucun groupe. Il faut aussi rendre attentifs les parents à ce qu'il se passe avec leurs enfants et leur donner des ressources ou un téléphone ressource ou ils peuvent appeler s'ils ont des questions ou sur comment faire.

5. Combien de temps accompagnez-vous l'enfant ?

Cela dépend des besoins. S'il y a déjà un bon suivi mis en place, que l'enfant est suivi ailleurs, je peux le voir deux fois et prendre des nouvelles de la classe. Mais nous on ne fait

pas de suivi d'enfants, ce n'est pas dans notre mandat, c'est nous assurer qu'il y ait des ressources autour de l'enfant et c'est entre une et trois fois en moyenne. Après, il y a des situations spéciales, où les enfants ont besoin, mais ils ne veulent pas continuer. On va faire le lien avec d'autres ressources en douceur. Mais c'est une ou deux situations par année ou je vais faire un suivi un peu plus long, parce qu'il n'y a pas le choix de faire humainement autrement.

6. Quels sont les impacts du deuil dans la scolarité de l'élève ? Et sur l'ensemble de la classe ?

Cela dépend de comment la classe se sent proche de la personne qui est décédée ou de l'enfant concerné. Il y a des répercussions, il y a toujours ces questions de pourquoi. Ils font le lien avec leur famille, est-ce que ça pourrait aussi arriver à leurs parents et tout ? C'est ce qui est souvent dit dans l'espace de parole. On a un espace de parole bien structuré de deux périodes environ, après ils n'en parlent plus. Je donne des pistes à l'enseignant, comment accompagner sa classe s'il y a un besoin ou pas. Souvent les enfants ils disent : c'est bon maintenant, on passe à autre chose, on veut reprendre la vie normale. Et ça se passe comme ça.

Quand il y a un impact plus important, quand ils connaissent bien la personne décédée, parce que c'est un parent, quelqu'un qui est présent à l'école, dont ils voient le visage, soit c'est des événements médiatisés, ça peut aller de l'accident ou dans les villages tout le monde en parle ou des choses plus graves, un suicide ou un meurtre, là ça prend un peu plus de temps. Même s'ils ne sont pas liés à la personne, l'aspect des médias n'aide pas à intégrer. Tant que c'est discuter et rediscuter dans la famille avec des détails qui ne sont pas de leur âge, ben là on est parti pour un suivi de six mois à une année avec des espaces de parole et garde le lien avec enseignant. Parfois on peut rencontrer une famille et je viens en conseil pour aider cette famille pour trouver des pistes.

Ce n'est pas : il y a un décès, il y a tel impact. Il y a plusieurs facteurs qui font que l'impact va être différent et plus ou moins intense, mais surtout le lien des enfants avec le mort concerné et le deuil, puis les médias. Ce sont les facteurs importants.

Quand c'est un élève qui meurt, ça a un impact sur la classe. Il y a toute une réorganisation qu'ont fait : il y a une place vide, il y a du matériel, il est sur la photo de classe, il y a beaucoup de choses à penser durant toute l'année.

L'année suivante, le système scolaire continue sa part administrative, en tenant rarement compte de ces événements-là. S'ils sont en fin de cycle, ils seront mélangés. Parfois, c'est bien de les maintenir, parfois de les changer.

7. De quelle manière l'enseignant est-il appelé à gérer cette situation ?

Tout ce qui est annoncé, c'est une autorité qui le fait, autorité scolaire. A l'époque, c'était les inspecteurs, maintenant avec la nouvelle organisation dans le canton de Neuchâtel, ça va être les directeurs, les directeurs adjoints. Et puis on recommande, même s'il n'y a pas les ressources suffisantes, pour que l'enseignant ne soit pas seul durant les périodes qui suivent l'annonce. Il peut aller chercher de l'aide, mais il se retrouve quand même seul avec sa classe. Il peut aussi aller à la cérémonie s'il le souhaite, mais l'école à ce moment-là doit pouvoir offrir la possibilité aux élèves de venir à l'école. Il y a beaucoup de solidarité dans les collèges, autour de la classe et de l'enseignant concerné.

Les élèves du cycle 1 et 2 ne vont pas à la cérémonie, c'est de la responsabilité des parents. S'ils y vont, ils ont congé, l'école n'a pas besoin de donner congé, mais c'est de la responsabilité des parents de s'organiser entre parents, de trouver une solution si l'enfant a envie d'aller. Chez les ados, il y a toujours ce phénomène de groupe, ils ne vont pas forcément avec leurs parents, ils vont s'organiser entre eux. C'est « la classe » qui se rend à la cérémonie. Certaines personnes ne veulent pas que leurs enfants y aillent pour x raisons, il y a aussi la question de la religion. Il faut que les enfants puissent se sentir bien avec leur choix pour ne pas culpabiliser et qu'on ne les stigmatise pas. Il n'y a pas de juste et pas de faux, chacun réagit par rapport à ses besoins. Pour certains c'est important d'aller, pour certains c'est important de faire autre chose, mais pas forcément d'aller à la cérémonie.

8. Pensez-vous que l'enseignant est armé pour aborder la mort à l'école ? Pour accompagner un élève en deuil ?

J'ai rencontré des enseignants qui le sont, qui ont suivi une formation continue, qui ont déjà vécu des choses, réfléchi à des questions et quand ils téléphonent, ben, je n'ai rien à apporter de plus. Et il y a des enseignants qui sont tout de suite dépassés. Parce que peut être c'est la première fois, personnellement, que ça leur arrive, la première fois dans cette classe, parce qu'ils sont très touchés par cette famille, par cet enfant-là. Parce qu'eux-mêmes sont en train de vivre des choses difficiles. Une fois un enfant a perdu son papa d'un cancer et en même temps son enseignante a perdu sa maman dans le même mois d'un cancer. Elle avait déjà géré ce genre de situation, mais là elle ne se sentait pas capable d'en parler seule avec la

classe, qu'elle avait peur de craquer. Là encore une fois, je n'ai pas une réponse unilatérale. On peut apporter une formation sur comment aborder la mort avec des enfants, le concept de la mort chez l'enfant, de ce qu'on peut faire avec une classe, mais ça va rester des outils dans le vide tant qu'on en a pas besoin. Il faut faire des expériences de vie et faire son chemin, ces compétences sont difficiles à développer. On peut. Mais il y a des offres, dans la formation continue. Il y a des possibilités de se former, de se renseigner. Il arrive que des enseignants viennent au CAPES pour demander s'ils ont de la littérature à recommander. Parce que, par exemple, dans leur classe, plusieurs enfants sont concernés par la maladie de loin ou de près. Mais je ne sais pas ce qu'il y a dans la formation de base. Peut-être As'trame.

9. Selon vous, est-ce son rôle ?

Est-ce que c'est le rôle de l'école ? Je pense que comme pour la sexualité, ça dépend du cycle que l'on a. Faut quand même pouvoir leur répondre, la réponse est importante pour ne pas inquiéter plus un enfant qui est déjà inquiété par la mort. Mais ça reste délicat, ils ont un concept de la mort qui n'est pas le même que nous. Il faut connaître le monde de l'enfant pour pouvoir y répondre. C'est un thème qui vient à l'école tôt ou tard. Tant qu'ils n'ont pas été confrontés à la mort avant, ils commencent à en parler vers 11-12 ans environ. S'ils en parlent, on va toujours explorer. Plutôt que de donner des réponses à l'enfant, on va explorer pourquoi il en parle, ce qu'il en pense. On peut répondre de manière rassurante et parfois il faut répondre, mais ça c'est quand ils ont été confronté à la mort. Mais c'est important d'aller dans le monde de l'enfant et de partir de ses questions à lui, plutôt que de lui amener des réponses toutes faites qu'il ne va de toute façon pas comprendre. Après quand il dit des choses comme son grand-papa dort, c'est important de lui dire : non il ne dort pas, il est mort. Parce que sinon l'enfant va rester avec l'idée qu'il va se réveiller. Quand on parle de la mort, c'est important d'être transparent, d'avoir les bons mots et d'avoir des réponses adaptées. Mais il leur faut quand même des réponses claires, parce que dire qu'il est au ciel, ça peut être assez effrayant pour un enfant, après il pose tout plein de questions : est-ce qu'il me voit, est-ce qu'il revient, est-ce qu'il est toujours là vers moi ? S'il dit que c'est un fantôme, explorer et dire pourquoi il dit ça, pourquoi il en parle. Ce qui va surement ressortir, c'est que soit il a peur de la mort, peur de cette absence, soit il a l'ennui et que c'est à la limite rassurant de se dire qu'il est là. De ses réponses à lui, l'amener à quelque chose de plus clair. Après c'est toujours délicat et ça dépasse le monde scolaire, il se peut qu'en explorant, qu'il dise : ma maman et mon papa croient aux esprits. C'est très délicat de dire non, on ne peut pas dans un cas comme ça dire que ça n'existe pas, car ça existe dans son

concept familial et que c'est d'une certaine manière, disqualifier les parents. Alors là, il faut trouver une porte de sortie sans disqualifier les parents, tout en trouvant quelque chose qui peut le rassurer. Mais c'est en explorant avec l'enfant qu'on pourra trouver quelque chose qui pourra le rassurer. Peut-être dire que les fantômes ne viennent pas à l'école, mais après ça peut être assez délicat selon le contexte culturel. Si vraiment ça gêne, on peut intégrer les parents.

10. Selon vous, quelles compétences faut-il avoir pour aborder la mort avec un élève ?

Je ne sais pas si c'est une histoire de compétences, je pense qu'il faut être à l'aise avec soi-même pour pouvoir en parler avec un élève. Parfois, c'est juste de dire « je ne peux pas », « je ne me sens pas capable ».

11. Fait-on souvent appel à votre service ?

Oui, on a entre 40 et 60 situations par année qu'on compte en lien avec des situations du style, même s'il n'y a pas toujours un décès.

12. Faut-il prévenir les parents avant de faire appel à vous ? Qui doit faire appel à vous ?

L'enseignant ou l'établissement ?

Non. Si on intervient dans la classe, on doit faire une information aux parents, mais les parents n'ont pas leurs mots à dire, c'est selon le besoin des enseignants, les besoins de la classe. Les demandes doivent toujours venir de l'enseignant.

13. Votre service est-il payant ?

Il est gratuit. C'est un service de l'Etat, il appartient au département de l'éducation, de la culture et des sports. On est assez indépendants, mais on travaille avec le service d'enseignement obligatoire et post-obligatoire.

On est là pour soutenir le système et soutenir indirectement les parents. S'ils ont des besoins, ils regardent avec la direction, le service socio-éducatif, un psy scolaire ou le centre de psychiatrie.

14. En cas de situations graves, où un ou plusieurs élèves décèdent, tels qu'en cas d'accidents ou de catastrophes naturelles, doit-on également faire appel à vous ou existe-il un autre service plus apte à intervenir ?

Prenons l'exemple de l'accident de car qu'il y a eu récemment. Là, on est dans la psychologie d'urgence, il y a trois temps d'intervention. L'aide immédiate sera donnée sur le lieu-même. Les médecins pour les blessés et les psychologues d'urgence pour les personnes traumatisées ou potentiellement traumatisées. Ils vont prendre en charge les enfants et accueillir les parents à l'hôpital. Ce que ferait le CAPPES dans un cas comme ça, c'est prendre contact avec la direction, gérer la crise à l'école, gérer le retour des enfants à l'école, l'accueil. Ce qu'on offre aux enfants et aux familles comme soutien dans ce cadre-là. On peut imaginer un espace de parole pour les parents, un espace structurant pour les parents. Il faut aussi accueillir les enfants, s'il y a eu des décès, il faut préparer tout ça dans la salle d'école. Mais là, le CAPPES irait chercher des ressources ailleurs, car il y a très peu de psys d'urgence dans le canton malheureusement. Donc nos ressources seraient dans le canton de Vaud ou dans « care link ». Et là c'est un suivi pour voir chez chaque enfant s'ils ne sont pas physiquement blessés, quel état de stress il y a, comment il s'en remettent. Il y a aussi l'aspect de la gestion des médias, le CAPPES donne des conseils et participe à la rédaction de ce qu'on donne ou ne donne pas comme informations à la presse, en essayant de prévenir les débordements de la presse, l'arrivée des journalistes à l'école. C'est pareil pour une catastrophe naturelle qui touche beaucoup de monde, le rôle du CAPPES reste : crise à l'école.

15. Dans le dossier destiné aux enseignants proposé dans le PER, il est souvent noté que l'on pouvait faire appel à une infirmière scolaire en cas de décès en classe (décès de parent, de l'enseignant, d'un élève). Peut-on faire appel à ce service ?

Je ne suis pas au courant, mais sûrement s'il le propose.

7.2 Entretien avec l'enseignant A

1. Dans quel degré travaillez-vous et depuis combien de temps enseignez-vous ?

Je travaille en 1^e -2^e HarmoS depuis je crois 18 ans. J'ai toujours travaillé dans ces degrés-là.

2. Avez-vous déjà eu des élèves abordant le sujet de la mort à l'école ?

a. Si oui, lors de quelles circonstances ?

Qui abordent le sujet oui mais, ce n'est pas fréquent. Alors c'est souvent la mort d'un grand-parent, ou d'un, d'une grande-tante, enfin d'une personne de la famille mais souvent de génération en-dessus, en général.

b. Qu'avez-vous fait suite à cela ?

Alors souvent j'en profite pour parler, parce que les occasions sont assez rares et puis c'est bien de le faire dans un contexte naturel. C'est vrai que ... c'est difficile d'arriver et de se dire : ben tiens pendant deux semaines on va parler de la mort. Je trouve que c'est mieux quand le, quand malheureusement la mort arrive dans l'entourage d'un, d'un élève c'est mieux d'en parler à ce moment-là. Euh, je me vois mal arriver avec un livre, et puis tiens aujourd'hui on va parler de la mort. Alors bien sûr on peut arriver avec un livre où la mort est évoquée et puis après attendre s'il y a vraiment des questions par rapport à la mort, là ça sera peut-être un petit peu plus naturel, mais je préfère attendre que, que la mort arrive et en général, euh ouais, et ça peut arriver de temps en temps.

Je prends en général, euh, et en général justement, quand on en parle, on en parle bien, alors c'est rare que ce soit une petite discussion, c'est souvent une discussion qui peut aller jusqu'à... en tout cas vingt minutes. Souvent ça revient, une fois qu'on en parle, c'est souvent déjà une longue discussion, puis après ça revient, peut-être le lendemain ou le surlendemain, on sent que ça cogite chez les enfants, c'est un sujet quand même qui est ... qui est assez ... qui est assez important, donc euh les enfants vont y repenser le soir, des fois ils en parlent avec leurs parents et puis le lendemain ça revient. Donc souvent durant 2-3 jours on en parle à un moment de la journée.

Tant qu'ils en parlent, j'en profite. Après la vingtième fois, peut-être que je vais passer à autre chose, mais non en général, c'est vraiment un sujet qui faut prendre au sérieux quand il est là. On n'esquive pas.

3. Avez-vous déjà abordé la thématique de la mort avec votre classe ?

- a. Si oui, à quelles occasions ? Quels étaient les éléments déclencheurs et vos motivations ?

Alors lorsqu'il y a des décès dans la famille et il y en a eu d'autres, euh, plus importants, enfin c'est arrivé assez, assez peu heureusement dans ma carrière, mais quand il y a un décès de, soit de parent d'élève ou alors de... carrément d'élève. Dans ma classe, j'ai eu un, enfin un élève de l'année précédente qui est décédé une fois au tout début de ma carrière. Et puis, euh, l'évènement le plus important, c'était il y a quelques années, euh, un ..., c'était, ça concernait deux enfants du collège et puis, enfin, c'était un père qui a, qui a tué ses trois enfants. Alors là évidemment, c'est ..., ça va beaucoup plus loin dans, dans le travail de deuil. C'est-à-dire qu'on ne va pas se contenter d'une simple discussion. Là on va dans un cas comme ça..., il y a les services scolaires qui se mettent en place, il y a des, il y a des structures, euh notamment, il y a le CAPPEP au niveau cantonal. Il y a une autre structure au niveau communal, dont j'ai oublié le nom. Ça s'appelle le um... enfin, je vais rechercher. Il y a, euh, évidemment les directions qui viennent, qui sont présentes, parce que dans un cas comme ça, il faut, il faut éviter qu'ils se racontent des choses qui sont fausses. Il faut que les enfants puissent faire un travail de deuil, il faut... faire face à la presse, euh ce sont des situations très très délicates, il faut respecter la sphère privée tout en... ne négligeant pas ce qu'il s'est passé. Donc euh, donc c'est vraiment..., c'est vraiment un travail de groupe, on ne peut pas être tout seul face à un décès, face à une situation telle que j'ai décrite tout à l'heure.

Je ne vois pas d'autres motivations pour l'instant. Ah si je vois une autre motivation, c'est lorsqu' euh, on évoque la religion parfois et là, à ce moment-là, souvent, euh on parle des différentes croyances et à ce moment-là, on parle de la mort, parce que forcément, viens l'idée du paradis, du ciel, du euh, voilà que ce soit des différentes religions musulmanes, chrétiennes ou d'autres, donc euh, forcément là on peut parler de la mort dans un contexte comme ça.

Il y a également lorsqu'un élève est touché par un écrit dans un journal ou par ce qu'il a pu voir à la télévision, notamment dans les infos.

J'aimerais juste revenir par rapport aux structures mises en place quand il y a un décès d'élève ou d'un proche ou des fois d'un parent d'élève dans une classe, c'est qu'on peut avoir recourt donc au CAPPEP qui est une structure cantonale avec des psychologues qui viennent travailler avec des enfants qui sont touchés, euh, en fonction des besoins. Mais malheureusement cette structure cantonale elle est..., elle n'est pas assez pourvue en matière d'emplois, disons, il y a peu de ..., pas assez de personnel et souvent, on est, on est limité, on

est limité par rapport à la prestation qu'ils peuvent nous apporter. C'est pour ça notamment, que sur la Chaux-de-Fonds, ils ont créé une autre structure : l'um... je sais pas quoi, pour palier à cette déficience cantonale.

b. Quels outils avez-vous mis en place pour aborder cette thématique?

Euh, alors dans un cas comme ça si ça va loin, je..., souvent, je prends un livre, j'emprunte un livre soit à la bibliothèque, soit à la médiathèque. Quand je dis que ça va loin, c'est quand le sujet prend forme lorsqu'on en parle ..., un peu plus que d'habitude, enfin qu'il y ait un vrai sujet, ça dépasse juste l'évocation, quoi. Euh là, effectivement ben je profite pour apporter un livre et sinon, du point de vue de..., sinon les discussions. J'essaye d'avoir simplement une discussion en fonction des demandes et des attentes des enfants, je vais tenter de leur répondre avec mes mots, avec mes connaissances, avec mes limites aussi. Parce que quand on parle de la mort, on a tous des représentations différentes, donc c'est important que chacun puisse avoir ses propres représentations, que je puisse éventuellement parler de la mienne, mais sans, sans dire que c'est..., en disant que c'est une représentation parmi tant d'autres.

4. Avez-vous déjà pensé aborder la mort à l'aide de la littérature jeunesse ? Quelles sont les raisons de ce choix ?

Ben ça permet... de ne pas tout centrer sur soi-même. C'est-à-dire, c'est un apport autre que l'enseignant lui-même. C'est clair que moi je vais parler de ce que je sais, de ce que je pense, mais ça permet d'avoir autre apport que l'enseignant.

5. Avez-vous des appréhensions à aborder cette thématique? Etes-vous face à des contraintes, des difficultés, des problèmes, etc..?

Plus tellement. Je pense au début de ma carrière, oui, mais actuellement non. Je pense que c'est le vécu personnel. Il y a un moment donné, lorsqu'on a vécu des choses, que ce soit des deuils, des événements dans sa famille, je pense qu'on arrive plus à..., lorsqu'on a fait un travail soi-même, je pense qu'on arrive plus à..., à aider ou à parler de la mort ou d'un sujet difficile avec autrui, avec des enfants, avec des élèves.

Je pense au début de ma carrière, j'avais de la peine à évoquer la tristesse, le chagrin. C'était quelque chose que..., un sujet que personnellement j'avais de la peine à..., à évoquer. Donc euh, du coup c'est difficile d'en parler avec des élèves, avec des enfants. Je pense qu'il faut être libéré soi-même de quelque chose pour pouvoir en parler. Puis voilà, après on a tous un

vécu différent, donc je pense que c'est principalement ce vécu-là qui va nous aider à parler de ça. Et justement, ben le décès de ces trois enfants, notamment, c'était un infanticide en plus, je pense que d'avoir vécu cette situation-là, d'avoir vécu le deuil en même temps qu'eux, parce que, euh, c'est un deuil pour les enseignants aussi, ça permet ensuite d'en parler plus facilement. Et puis faut aussi pouvoir avoir le recul et la modestie pour ne pas donner de réponse précise, pour laisser quand même..., c'est vrai un enseignant il a toujours envie de donner une réponse et là c'est un sujet où on ne peut pas donner de réponse précise pour certaines choses. On peut faire le chemin avec eux, on peut les aider à faire ce chemin, mais on ne va pas leur donner les réponses toutes faites. Et puis faut les laisser vivre leurs émotions, ne pas les forcer non plus, c'est eux qui doivent sortir ça d'eux-mêmes. On peut leur donner quelques pistes, mais certains enfants ne sont pas mûrs ou ne sont pas prêts à parler de la mort. Il faut, je pense, ne pas les brusquer non plus. C'est bien de les accompagner, c'est bien qu'ils l'entendent, mais on ne peut pas demander à un enfant qu'il participe à un deuil ou qu'il participe à une discussion en lien avec le deuil.

6. Est-ce une question de compétences ? un choix personnel ? de la peur ? autre ?

Il en faut, mais c'est des compétences qu'on acquière, euh, oui il y a des compétences théoriques, mais c'est surtout à mon avis des compétences qu'on acquière par le vécu. Par son propre vécu.

7. Aviez-vous déjà pensé aborder cette thématique avec les élèves ?

Euh oui, c'est-à-dire qu'au début on en avait parlé à l'école normale à l'époque. Mais je crois que la première fois qu'on en parle on se sent peut-être un petit peu démuni. Et puis moi, je me suis retrouvé totalement démuni, lorsque j'ai eu la première confrontation avec la mort d'un ancien élève. C'est-à-dire, c'est un élève que j'avais eu lors de ma première année d'enseignement et l'année suivante, cet élève est décédé, mais il avait déménagé, il habitait dans un autre village. Et puis, lorsque j'ai appris son décès, je ne savais pas trop quoi faire, donc je ne savais pas quelle était ma place vis-à-vis des anciens élèves qui étaient restés dans mon collège, qui n'étaient plus dans ma classe, mais qui étaient restés dans mon collège et j'étais un peu démuni par rapport à ça. Et finalement, c'est vraiment à la dernière que j'ai pensé à écrire une petite lettre avec les élèves qui étaient là dans le collège et à assister à l'enterrement. Je ne savais pas où était mon rôle et je ne savais pas si je devais tout simplement, si je pouvais quitter ma classe et me faire remplacer pour aller assister à l'enterrement. Euh, donc heureusement que je l'ai fait, mais ma décision a été prise, je pense

vraiment le matin-même et heureusement que je l'ai fait. Mais sur le moment, je ne savais pas ce que je devais faire, donc euh, c'est vrai que des fois on se sent démuni.

Une partie des élèves est allée à l'enterrement, par rapport aux discussions avec leurs parents, après je ne sais pas, chaque cas est différent. J'ai dit le matin-même quand j'ai pris ma décision, j'ai écrit un petit mot et je leur ai demandé de le signer et j'ai dit que j'allais à l'enterrement. Je l'ai dit aux mamans qui étaient là pour accompagner leurs enfants, mais je n'ai pas envoyé de lettre à tout le monde, je n'ai pas fait ça de manière officielle. Je ne sais pas si c'est mon rôle non plus, mais je suis content d'y être déjà allé moi-même et d'en avoir parlé avec les enfants, ses anciens camarades de classe. Je pense que ça a été important pour les élèves d'y aller, j'en suis persuadé.

8. Avez-vous déjà eu des élèves en deuil (venant récemment de perdre un être cher : parent, animal, connaissance proche, etc.. ?

- a. Si oui, avez-vous mis quelque chose en place avec l'élève ? et avec la classe ?

Alors il y a déjà, j'ai le cas d'un élève qui a perdu son papa. Alors euh, au début, ben cet élève était absent et j'ai profité d'en parler avec les autres élèves. Et puis, après j'ai, avec l'élève en particulier, j'ai proposé, j'ai demandé s'il avait envie d'en parler soit avec moi, soit avec un adulte ou avec ses camarades de classe. C'est un élève très renfermé, il n'a pas voulu en parler, et puis, par contre, on a quand même, parce que ça c'est notre droit, on a quand même fait un dessin chacun. Chaque élève a fait un dessin pour la famille de cet élève, donc pour la maman et cet élève en personne. C'est moi qui l'ai proposé. Et puis, j'ai proposé à la maman, quand même de faire venir une personne justement du CAPPEP, donc une psychologue, pour euh, travailler le deuil mais après les leçons, mais dans le contexte scolaire, c'est-à-dire, que cette psychologue est venu à l'école juste après la leçon, ce qui a permis à cet élève d'être dans son contexte scolaire, dans son contexte habituel et puis de travailler le deuil de son papa, enfin de vivre le deuil de son papa dans un contexte connu. En classe c'était un élève très renfermé, donc je n'ai pas vu de grande différence, c'est justement un élève qui ne laissait rien transparaître et le but de ce travail, c'était justement qu'il puisse lâcher des émotions à l'intérieur. Mais en classe, en tout cas, il ne les a jamais lâchées. Il a pu en parler avec la psychologue, euh, et puis souvent c'est plusieurs années après que ça ressort. Mais dans un premier temps, c'est bien qu'il puisse marquer le deuil, de pouvoir mettre des images pour que ce deuil reste un souvenir, pas que ce soit quelque chose d'enfui. Alors là, l'école c'était justement son rôle de pouvoir soutenir cet élève dans un contexte connu, parce que c'est un élève, qui je pense n'aurait pas travaillé, qui n'aurait pas pu faire

son travail en allant chez une personne inconnue, en dehors, dans un lieu inconnu. Et évidemment pour faire ce travail, ben, on a demandé l'accord de la maman. Ça c'est essentiel. Elle a tout de suite accepté.

9. Est-ce que le fait de traiter ce sujet avant qu'une telle situation arrive vous aurait aidé ? et la classe ? et l'élève dans le processus de deuil ?

Oui, moi je pense que ça aurait..., que dire..., oui je pense que, je reviens à ce que j'ai dit tout à l'heure, je ne pense pas qu'il faut en parler de manière artificielle, enfin de parler de ce sujet-là..., je ne pense pas qu'on peut amener ce thème sans... Je recommence. Je ne pense pas que l'enseignant peut amener ce thème-là de manière artificielle. Je pense quand même que ça doit venir des enfants, mais l'enseignant doit rebondir dessus. C'est comme la pédagogie du projet, quand un élève a une envie et que à partir de cette envie, de ce projet, on essaye de faire en sorte de travailler les apprentissages scolaires autour de ce projet. Et puis bien sûr le but c'est d'aller au bout du projet, tout en ayant travaillé différents apprentissages scolaires. Donc là, si je compare les deux, c'est que j'ai l'impression que c'est un thème, un sujet qui doit provenir d'un élève, des élèves. Mais que l'enseignant doit être à l'affût pour pouvoir rebondir.

10. Connaissez-vous l'existence du CAPPEP ? D'où connaissez-vous cela ? Avez-vous déjà fait-appel à eux ?

Alors je ne le connaissais pas, jusqu'à ce que l'événement arrive. Donc c'est sur la ville de la Chaux-de-Fonds, il y a un service socio-éducatif, c'est-à-dire quand il y a un événement particulier dans une classe, au niveau de la violence, du deuil, on peut avoir recourt au service socio-éducatif. Et ce service-là est en lien avec tous les services de la ville et du canton, que ce soit l'orthophonie, la psychomotricité, les pédopsychiatres, les pédiatres, les..., enfin, c'est une structure mise en place pour soutenir les enseignants dans les situations particulières. Donc c'est la personne du service socio-éducatif, qui m'a mis en lien avec le CAPPEP.

7.3 Entretien avec l'enseignante B

1. Dans quel degré travaillez-vous et depuis combien de temps enseignez-vous ?

Alors, je travaille dans le degré « Ecole enfantine », 1 et 2 mélangés et j'ai même des enfants plus jeunes : des trois ans et demi qui viennent un peu avant. Ça fait trois ans que je travaille, à Rainbow, c'est une structure privée, pas dans le système public.

2. Avez-vous déjà eu des élèves abordant le sujet de la mort à l'école ?

a. Si oui, lors de quelles circonstances ?

Oui, j'ai un enfant qui a perdu sa maman. Euh, donc sa mère est décédée des suites de..., des ..., après l'accouchement en fait, d'après ce que j'ai compris. Je ne suis pas très au courant, exactement des circonstances, par ce que on n'en parle pas trop avec le papa. Mais en gros, c'est enfant de 5 ans, enfin maintenant il a 5 ans, il n'a jamais connu sa maman. Il aborde le sujet souvent, euh, alors au début il n'en parlait pas du tout, parce que je ne sais pas s'il était encore trop petit. Bon son papa lui a toujours dit, il sait qu'il n'a pas de maman, sa maman est décédée, donc les mots sont utilisés, les mots sont clairs. Il a un grand frère d'à peu près 8 ans, donc lui avait 4 ans quand sa mère est décédée. Donc ça a été peut-être plus difficile pour le frère à ce moment-là. Mais c'est un élève qui est souvent en colère, qui fait de grosses crises de colère, qui a du mal avec ses émotions et, euh, voilà, qui pique des colères pour tout et rien, qui est dans la confrontation avec l'adulte, qui cherche beaucoup l'adulte, qui cherche beaucoup l'attention de l'adulte et de ses camarades. Je pense que la colère a un lien avec le décès de sa maman. Et actuellement, c'est vrai qu'au regroupement, il en parle. Maintenant, il est dans l'âge où il parle beaucoup de ça, il se pose des questions ou, euh, ses copains sont au courant qu'il n'a pas de maman, parce que quand on fait les cadeaux pour la fête des mères, lui il fait pour ses grand-mères, parce que ses grand-mères sont très présentes dans sa vie. Et donc automatiquement, les copains savent que, ben, il n'a pas de maman. Donc des fois, il y a des railleries aussi, je dois un peu souvent intervenir, parce que les enfants fabulent vite et imaginent, ben voilà, ta maman a été tuée... enfin des termes comme ça, donc il faut assez que je reprenne après le groupe et puis que j'explique clairement les choses.

b. Qu'avez-vous fait suite à cela ?

Ben généralement, c'est vrai que c'est assez difficile, parce que étant donné que je ne suis pas très au courant des circonstances, enfin je sais en gros qu'après l'avoir mis au monde, elle a

eu une maladie qui s'est déclenchée, donc après je ne sais pas si c'est un cancer, mais je pense que oui. Ben, oui, ça a été assez fulgurant et qu'en 4 mois-6mois, elle est partie. Après, ben, c'est vrai que ne sachant pas exactement quoi, comment, c'est un peu difficile. Mais je lui dis généralement, ben des fois il dit tout à coup : « ben moi j'ai plus de maman ». Et donc je lui dis : oui, effectivement, ta maman est décédée. Mais, euh, ce qui est difficile à gérer, c'est quand il dit : « ben je la reverrai » ou bien « elle est au ciel ». Donc là, ben il faut faire attention aussi avec les croyances, on ne sait pas quelles sont les croyances de la famille, donc moi s'il me dit qu'on lui dit qu'elle est au ciel, je dis : oui, oui, elle est au ciel et puis voilà, mais des fois il dit qu'il va la revoir, donc là je dois un peu dire que « est-ce qu'on revoit vraiment des gens qui sont morts ? ». Je ne veux pas donner de faux espoirs à l'enfant, je ne veux pas, voilà. J'ai eu aussi des enfants avec des animaux, donc qui ont perdu leur chat, leurs hamsters, ben ils disent : « mon Titi il est au ciel », et puis, ben on essaye d'aborder, dire oui il est au ciel, est-ce que on le reverra ? ben non, mais j'ai des photos. Après, lui maintenant, il essaye de dire le nom de sa maman. Il dit, ben voilà ma maman s'appelle ..., il l'intègre quand on parle de sa famille. Mais oui, je ne veux pas qu'il pense qu'il reverra sa maman, mais après ben, sachant que je ne pense pas que la famille est super croyante et croit en la réincarnation, je peux me permettre de lui dire que non, on ne revoit pas les gens qui sont morts, mais qu'on pense encore à eux, qu'on se souvient d'eux et puis que son papa il pourra raconter, ben des anecdotes, lui parler de sa maman. S'il venait d'une famille très croyante, je ne sais pas comment je..., ça ne m'est pas arrivé, donc je ne sais pas comment je réagis, mais je pense que j'en parlerais au préalable aux parents, parce que c'est vrai que là où je travaille, on a la chance de voir les parents tous les jours, ce qui fait que j'ai une relation qui est peut-être plus, euh, soudée, plus liée avec les parents que si je travaillerais en public. Ce qui fait que les parents savent très bien qui je suis, je suis très au courant, je fais tous les jours un retour aux parents sur leurs enfants, donc si j'avais ce cas-là, je pense que je dirais : l'enfant m'a abordé ce thème-là et qu'est-ce qu'on fait ? Comment eux, est-ce qu'ils gèrent ça à la maison ? pour me donner des pistes, pour que je gère à l'école et qu'on ait le même discours au final.

c. Y-a-t-il eu d'autres situations ?

Ben, beaucoup par les animaux, quand ils ont un décès de chats, de chiens... euh, sinon ben des enfants qui regardent des films qui ne sont adaptés à leur âge et qui en parlent et qu'on sent que ça travaille, surtout notamment avec les fantômes, les zombies, etc..., où c'est des

revenants qui ne sont pas « morts », alors là oui, on est obligé d'aborder pour voir si c'est possible ou pas et ça devient vite difficile.

Ah et lors de mon stage de dernière année à la HEP, j'ai débarqué dans la classe d'un enfant qui était décédé lors d'un accident de bus, donc un accident grave et donc je n'étais pas du tout au courant. L'enseignante ne m'avait pas mise au courant, ce qui n'a pas été très malin de sa part, je trouve, parce que ça ne faisait même pas un mois que c'était arrivé et c'était très frais chez les enfants. J'ai eu notamment un enfant, l'enfant qui était le plus proche de l'élève décédé, ben il faisait beaucoup de bêtises et il disait que c'était le fantôme de son copain qui lui disait de faire des choses, donc ça, ça m'a assez bouleversé, un peu choqué, parce que je ne savais pas comment réagir. J'ai donc demandé à l'enseignante ce qu'elle faisait dans ces cas-là, mais l'enseignante avait une relation très particulière avec les enfants, beaucoup de confidente. Donc avec elle, ils se confiaient assez facilement. Bon, je trouve qu'elle a mis pas mal de choses en place pour ça, ce qui était bien, notamment, ils avaient fait une petite boîte dans le coin lecture, où les enfants pouvaient venir déposer des dessins, des petits mots, des choses qu'ils avaient envie de dire à leur copain décédé et ensuite, ils ont fait leur propre enterrement entre eux, parce que ben, les enfants n'ont pas pu aller à l'enterrement. C'est-à-dire que de cette petite boîte, ils sont allés ensemble dans une forêt avec des ballons, ils ont dit des petits mots pour l'enfant, ils ont fait une photo, parce que je me rappelle qu'après dans le coin lecture, il y avait une photo de tous les enfants avec les ballons. Ils ont enterré cette petite boîte en souvenir de leur copain et ils ont lâché les ballons. C'était une petite cérémonie qu'ils ont fait pour la classe, ils en avaient besoin. Après, je ne sais pas si ça, ça a été soufflé par un psychologue, parce que je sais qu'il y a un psychologue qui est venu dans la classe, d'une part pour l'enseignante et pour les enfants et d'autre part, pour parler. Donc je ne sais pas si c'est une idée du psychologue ou si c'est l'enseignante qui a mis ça en place, je ne me souviens plus. Quand l'élève parlait de fantôme, ça arrivait souvent quand j'étais seule. Donc déjà d'une part, j'essayais de lui faire prendre conscience que, ben, que est-ce que c'était vraiment son copain qui parlait, s'il ne me disait pas ça juste parce qu'il n'avait pas envie de travailler et pas envie de s'impliquer dans son travail et puis de faire des bêtises tout simplement. Après, c'est vrai qu'il venait facilement vers moi. Je lui ai dit que c'était normal qu'il soit triste, que c'était normal qu'il se pose des questions et que s'il avait des questions, il pouvait venir vers moi et puis voilà. Mais il est rarement venu me parler de ça. Et les autres enfants n'en parlaient pas trop. A voir, tout le soutien psychologique qu'il y a eu avant, leur a suffi et puis, ben disons que lorsqu'ils entendaient le

copain qui parlait du fantôme, ils lui disaient facilement : « arrête de dire des bêtises », parce que c'était des 2^e années, donc ils avaient déjà un peu conscience que ce qu'était la mort.

3. Avez-vous déjà abordé la thématique de la mort avec votre classe ?

a. Si oui, à quelles occasions ? Quels étaient les éléments déclencheurs et vos motivations ?

Pas systématiquement, mais ben du fait que j'ai un enfant qui depuis deux ans n'a pas sa maman, c'est vrai qu'assez régulièrement ça vient, on en parle. Après, parfois il y a eu des albums jeunesse, où j'ai lu des histoires et où il y avait facilement, ben la thématique abordée. Donc après, des discussions émergeaient, notamment spécifiquement deux histoires. Pour leur âge, ils ont déjà cette notion d'adulte. Après, peut-être qu'ils en parlent beaucoup à la maison, qu'ils entendent pas mal de choses, je ne sais pas. Les enfants discutent aussi beaucoup entre eux

b. Quels outils avez-vous mis en place pour aborder cette thématique ?

J'utilise beaucoup les albums, à cet âge c'est quelque chose qui est très utile, parce qu'on peut aborder beaucoup de thèmes grâce à ça et faire émerger beaucoup de questions. Et les enfants s'identifient beaucoup aux personnages, ce qui fait que c'est là que à la fin de l'histoire, beaucoup de choses sont dites et puis après, on peut aussi se faire une idée de ce que les enfants pensent du thème. Donc la mort, c'est vrai que c'est un sujet auquel ils s'identifient beaucoup. Ils ont tous, je pense à leur âge, vécu une perte, que ce soit un animal ou le grand-père et après, plus dramatiquement, les parents.

c. Est-ce que vous amenez la littérature uniquement lorsque les enfants en parlent ou pas forcément ?

Ça dépend. Quand l'élève s'interrogeait beaucoup à sa maman, c'est vrai que là, j'ai essayé de chercher des livres qui abordaient le sujet. Donc là, c'est moi qui ai vu que l'enfant avait besoin que ce soit discuté. Après, tout bêtement, durant la période d'Halloween, il y a des histoires de sorcières, de fantômes, donc là, ben des questions arrivent avec les fantômes. Et sinon, c'est tout simplement un livre que j'ai trouvé à la bibliothèque, dont j'ai trouvé l'histoire intéressante. Ou alors, parfois c'est eux qui choisissent des livres en fonction de la couverture. Il y a un enfant qui doit choisir un livre, donc il peut prendre celui qu'il veut et puis hop, par hasard ça tombe sur celui-là et donc après à la fin ben, on en rediscute.

Après autre que les albums jeunesse, non je ne vois pas. Enfin, je n'ai jamais fait venir quelqu'un pour en discuter, euh, moi je suis très honnête avec eux. Quand ils me demandent ce que moi je crois, je dis que je ne sais pas, parce que moi-même, c'est un sujet qui m'angoisse, je dois dire. Mais d'en parler avec les enfants ça me..., je n'ai pas peur d'en parler avec eux. Je ne me dis pas, oh mon dieu, parce que moi je suis angoissée, il ne faut pas que j'aborde le sujet avec eux. C'est normal qu'ils se posent des questions, mais après, c'est vrai que des fois ils me demandent : « toi tu crois qu'on va où ? » et puis moi je leur dis que je ne sais pas, que peut-être on va au ciel. Je ne leur dit pas que c'est faux ce qu'ils pensent, parce que l'on n'a pas de réponses. C'est un sujet, où, comme on n'a pas de réponses, on ne peut pas leur dire que c'est juste. Et donc c'est là, qu'il faut aussi respecter les croyances des enfants, les croyances des parents et puis nos propres croyances à nous.

d. Aviez-vous des appréhensions à aborder cette thématique?

Aujourd'hui moins qu'avant. C'est vrai que dans ce stage, ça a été la première fois que où la mort venait en classe et que moi je devais gérer ça. C'est vrai que là j'étais un peu paniquée, parce que c'était quand même une mort subite, ce n'était pas une longue maladie, c'était un accident, c'était un accident grave avec un bus, donc il y a eu beaucoup de facteurs qui ont été abordés, notamment ben la bicyclette et la sécurité routière.

Après ben, en travaillant actuellement où je travaille, en ayant cet enfant depuis deux ans, en connaissant le contexte familial, en connaissant l'enfant, ben je pense que par la suite je serai plus à l'aise avec le sujet, parce que j'ai un cas spécifique, je dois dire. Ce n'est pas tout le temps qu'on a un enfant qui un des deux parents.

Je ne pense pas que ce soit une question d'expérience, on a tous un sujet où on est plus ou moins à l'aise, comme ben partout, on a un sport qu'on aime moins, une matière qu'on aime moins, je pense que le thème de la mort, il y a certaines personnes à qui ça leur dérange d'en parler, comme la sexualité par exemple dans les grands degrés. Donc je pense que ce ne sont pas les années d'expérience, mais après oui peut-être qu'avec les années d'expérience, on trouve des outils qui font que tu es plus à l'aise ou que tu peux aborder le sujet d'une manière détournée et sans forcément t'exposer. Je pense que oui, les années d'expérience peuvent faire que tu sois mieux au courant du CAPPEP, de la littérature et pour trouver des moyens. Peut-être quand tu es novice, tu ne sais pas trop et tu vas vite demander de l'aide.

e. Avez-vous des appréhensions à aborder cette thématique aujourd'hui? Etes-vous face à des contraintes, des difficultés, des problèmes, etc..?

Je n'ai pas trop de soucis avec les parents, c'est plus les enfants et leurs croyances. Il y a les enfants qui vont dire : « non, moi je ne crois pas aux fantômes », « moi je crois qu'on devient fantôme », les enfants qui vont dire : « non, au va au ciel », « les morts, on les revoit », c'est plutôt ça les difficultés. C'est d'essayer de faire comprendre aux enfants, que ben d'une part, il n'y a pas de juste, il n'y a pas de faux, parce qu'on ne peut pas savoir et que d'une part, ben on ne revoit pas les gens, donc il faut les remettre à la réalité. Je dirais que c'est ça les difficultés que j'ai eu. Et puis, ouais, les railleries des autres enfants par rapport à cet autre enfant, parce que des enfants ne comprennent pas la douleur que ça peut être, eux ils ont toujours les deux parents. Et c'est vrai que ça, c'est des choses que je ne peux pas laisser trop passer, parce que l'enfant se sent exposé, se sent mal, donc je suis obligée de reprendre l'enfant. Et ben du coup, l'enfant en étant repris va en parler à ses parents, donc je suis obligée d'en parler à ses parents et les parents ne sont pas très à l'aise avec ça. Parce que, la maman, quand je lui ai expliqué, elle n'était pas au courant que cet enfant n'avait plus de maman, ce qui est normal car ils n'ont pas à savoir la vie privée. Donc elle s'est presque mise à pleurer, parce qu'elle avait de la peine pour l'enfant et qu'elle s'est fâchée avec son enfant. Donc j'ai dû aussi, d'une part calmer la maman et lui expliquer, ben que oui, elle ne pouvait pas deviner, oui ça fait de la peine, mais après c'est un enfant comme un autre, c'est un enfant qui a aussi un papa et que son enfant n'a pas voulu être méchant, il ne comprend pas non plus. Il ne peut pas comprendre puisqu'il a toujours sa maman, donc voilà. C'est vrai que c'est aussi difficile à gérer. Et ce qui est difficile aussi, c'est de ne pas avoir pitié de cet enfant en tant qu'enseignante. Au début, je n'étais pas au courant, quand je l'ai su, je me suis sentie triste pour lui, j'ai trouvé que c'était injuste, donc ce qui fait que moi-même, j'ai eu une remise en cause par rapport à la mort, donc j'ai dû aussi me..., je ne sais pas comment expliquer, ouais j'ai eu un questionnement : c'est pas juste, c'est mal fait, il ne mérite pas, c'est des gens qui ne méritent pas, pourquoi, etc... Enfin, on se remet de nouveau en questions nous-même et après, d'une part, ben du fait que c'est un enfant qui est très difficile à gérer parfois, de très colérique, qui peut partir dans le quart de tour, tout envoyer péter, si je peux utiliser ce terme, et puis taper des pieds, hurler, enfin, ce n'est vraiment pas facile. Eh ben, d'une part, il faut dire oui, il y a peut-être de ça, mais ça ne l'excuse pas non plus. Il ne faut pas tout excuser pour ça, donc euh, il cherche la confrontation avec l'adulte, il cherche l'attention. Mais il ne faut pas non plus l'excuser, dire : oh le pauvre petit, c'est parce qu'il n'a plus sa maman. Donc c'est assez difficile à gérer.

f. Est-ce une question de compétences ? un choix personnel ? de la peur ? autre ?

Hum. Je ne sais pas. Je ne pense pas, parce qu'on est chacun différent, on a chacun notre manière de réagir. Après cet enfant, ce qui était difficile, c'était de trouver la bonne manière de le recanaliser, de trouver un moyen quoi. Je ne pense pas que ce soit une question de compétences

Je ne sais pas, chacun est différent, manière de réagir, trouver bonne manière de canaliser.

g. Aviez-vous déjà pensé aborder cette thématique avec les élèves ?

Je pense que c'est un thème qu'il faut aborder, ouais. Donc je pense que oui, après je pense que je l'aurais abordé dans le cas d'une perte d'un animal, si je n'avais pas eu l'enfant en question. Mais oui, je pense que c'est un thème qu'il faut quand même aborder avec les enfants parce qu'ils s'interrogent là-dessus. Ils voient quand même beaucoup de choses, ils entendent beaucoup de choses et puis voilà. Dans les livres qu'on lit, ben il y a souvent dans n'importe quel conte, des personnages qui meurent, des personnages qui partent, qui sont blessés. Donc ça fait partie de la vie, donc automatiquement, on ne peut pas, je pense ne pas aborder le sujet.

4. Avez-vous déjà eu des élèves en deuil (venant récemment de perdre un être cher : parent, animal, connaissance proche, etc.. ?

a. Si oui, avez-vous mis quelque chose en place avec l'élève ? et avec la classe ?

Je n'ai pas vécu le deuil, mais qui avaient perdu quelqu'un. Si c'était récent, je pense qu'effectivement, il y aurait besoin d'un soutien psychologique. Parce que, ben d'une part, s'il y a un deuil, que ce soit un enfant ou que ce soit le parent d'un enfant, euh, ben que ce soit un enfant de la classe je pense que le soutien psychologique il le faut, ben d'une part pour moi. Je pense que j'en aurai besoin. Pour les enfants, c'est important, après si c'est le parent d'un enfant, eh ben, euh, je n'appellerai pas moi une psychologue pour la classe, car les autres enfants ne se sentent pas liés, mais je pense que ben, j'utiliserai la littérature jeunesse, je serai présente pour cet enfant, s'il a des questions. Le dessin, ça peut aider aussi certains enfants, certains fonctionnent beaucoup par le dessin. Ils dessinent des choses et après ils viennent me montrer ou me le raconter et des fois ça sort comme ça aussi. Et puis, ben, pour les parents, je conseillerai effectivement de toute façon un psychologue, hein, pour la famille qui a vécu le deuil et pour l'enfant. Après, ben les parents l'acceptent ou ne l'acceptent pas. J'essayerai de me soucier de comment ils gèrent à la maison, aussi pour moi, pour qu'on soit dans la même longueur d'onde à l'école.

5. Est-ce que le fait de traiter ce sujet avant qu'une telle situation arrive vous aurait aidé ? et l'élève dans le processus de deuil ?

Moi je pense que oui, parce qu'ils auront déjà connaissance du sujet, ils ont déjà des idées de toute façon, même avant que ça arrive. Si tu demandes à des enfants ce qu'est la mort, ils ont une vision là-dessus, ils ne vont pas te dire : je ne sais pas c'est quoi. Ils connaissent le mot, ils en entendent parler, donc ils savent que voilà la mort, c'est quelque chose, ben, qui arrive, donc oui je pense que ça peut aider par la suite. Par la suite, s'il arrive quelque chose, notamment ben cet élève qui a perdu son chat, eh ben voilà, comme on a déjà parlé de ça, ben, je lui ai demandé ce qu'il pensait, s'il se sentait triste, et que c'était normal qu'il se sente triste et puis c'est là qu'il m'a expliqué que le chat allait chez le vétérinaire et que, voilà, il ne l'a plus revu. Donc on a aussi abordé la thématique des animaux qui vont chez le vétérinaire, qu'on les pique. Donc après, on peut aussi aborder la mort à une autre échelle, à l'échelle des animaux, comment ça se passe et puis, moi je pense que ça aide, parce qu'après ils ont les mêmes perceptions : il va au ciel ou alors sous la terre, ou alors un fantôme. Enfin, ça revient assez régulièrement.

6. Connaissez-vous l'existence du CAPPES ? D'où connaissez-vous cela ? Avez-vous déjà fait-appel à eux ?

Oui, de mon stage. Bon après à l'école, à la HEP, ils nous en avaient parlé aussi, mais très tard, en fin de troisième il me semble. Mais après en pratique, je l'ai vécu par rapport à ce stage, où je savais qu'on avait fait appel à ça. Après je ne me suis pas assez renseignée, pour savoir si on peut appeler dans tous les cas, par exemple, moi étant dans une école privée, est-ce que je peux faire appel à eux ou pas pour ça, je ne sais pas. Après, si ça devait m'arriver, ben je saurai.

7.4 Entretien avec l'enseignante C

1. Dans quel degré travaillez-vous et depuis combien de temps enseignez-vous ?

En 4^{ème} HarmoS, j'ai commencé en 1978, donc ça fait 35 ans.

2. Avez-vous déjà eu des élèves abordant le sujet de la mort à l'école ?

a. Si oui, lors de quelles circonstances ?

Oui, oui, bien sûr. Par deux fois, c'était des morts de mères. C'est disons les événements dont je me rappelle avec le plus d'acuité. Sinon, c'est souvent des décès, euh, de famille proche ou d'animaux aussi, d'animaux de compagnie.

b. Qu'avez-vous fait suite à cela ?

Eh bien, euh, on a passé un moment à échanger à ce sujet, euh, disons que j'ai quand même, aussi loin que je m'en souviens, une attention pour, euh, prendre soin de ces moments où l'enfant est en train de traverser une grosse vague. Dans la mesure, où il était d'accord bien sûr de partager ça avec le groupe, hein. Ce qui, la plupart du temps, était le cas. Quand je dis prendre soin, c'est de ne pas passer l'événement comme chat sur braise, prendre un moment pour intégrer, pour mettre des mots sur la chose, sur les sentiments que ça a provoqué, sur, ben, leurs représentations, euh, mais ça dépend de l'âge qu'ils ont bien sûr, mais sur leurs représentations de la mort, sur, euh, des évocations que ça peut provoquer chez les autres. C'est quand même un sujet, où très vite, la concentration est là. Pour ce qui est de l'âge, comme j'ai eu tous les degrés primaires, eh ben les petits (3^{ème} primaire), euh, ils vont forcément avoir des représentations, euh, déjà avec d'autres images, d'autres croyances que des plus grands qui ont peut-être déjà atteint des stades où ils sont déjà dans l'irréversible, enfin, il faut quand même s'adapter, je dirais, à là où ils en sont dans leurs perceptions de la chose. Je m'adapte. Et puis, même à l'intérieur d'un groupe, on doit prendre en compte un tas de choses, puis après il se peut qu'on doive faire des liens avec la religion, euh, il y a différentes façons de s'occuper de cette étape de la vie, même si c'est toujours la même, ben ils n'ont pas tous les mêmes croyances de l'après, euh, ils ne sont pas tous dans les milieux culturels qui s'occupent du départ de la même façon. Il y en a qui sont vraiment très, euh, qui baignent dans une culture chrétienne et donc, euh, forcément, l'événement ne va pas être conduit de la même manière que si les parents ne sont pas croyants et puis ouais, comment dire, je n'ai pas assez d'exemples précis où je pourrais encore tirer des comparaisons avec

d'autres religions, mais je sais que je m'adapterais. Clairement, je prendrais du temps pour essayer de comprendre comment ils pratiquent en famille quoi.

Exemple : Enfant arrive en 3^{ème} HarmoS et perd son animal :

Ben là, je pense que je validerais déjà sa tristesse, hein. Et puis, euh, passé le moment qui lui serait consacré, euh, je pourrais imaginer qu'on travaille avec les autres enfants sur des souvenirs qu'ils ont sur ce sujet, euh, de ce que ça avait provoqué chez eux, de comment le temps a aidé ou pas à devenir plus calme avec cette émotion-là et puis, je ne sais pas, peut-être que, il m'est arrivé une fois ou l'autre de sentir qu'il y avait une ouverture et de poser des questions un peu plus précises, pour euh, comment ils s'imaginaient ou comment ils se représentaient où était le cochon d'Inde, ou leur chat. Là, on n'est pas dans la vérité définitive, on est dans du ressenti. En tout cas, c'est clair qu'à cet âge, ils ne sont pas encore acquis ou définitifs. Si un élève en parle, c'est important d'en parler avec lui. Et puis, disons que c'est un sujet qui ne me fait pas peur et puis je trouve au niveau de la dynamique de la classe et puis de l'atmosphère qui est créée avec ce genre de sujet, je trouve que c'est vraiment une opportunité de, ouais de créer, c'est une belle occasion de vraiment partager quelque chose avec les enfants et puis d'intégrer. Que ça ait sa place à l'école aussi.

3. Avez-vous déjà abordé la thématique de la mort avec votre classe ?

a. Si oui, à quelles occasions ? Quels étaient les éléments déclencheurs et vos motivations ?

Donc suite à la perte d'un proche d'un élève et euh, il y a eu des occasions, euh, une perte de collègue, donc quelqu'un qui travaillait dans l'école où j'étais, euh, il se peut qu'une fois ou l'autre, bon je ne pars pas dans des souvenirs précis, mais ça peut survenir d'un épisode qu'un enfant a vu à la télé, hein.

Je n'ai pas d'autres motivations, pas sur ce sujet-là. Disons, que je ne rate pas l'occasion, si le sujet est amené d'une façon ou d'une autre, mais je ne vais pas arriver comme ça dans la classe, euh, aujourd'hui on va parler de la mort, je me sentirais quand même un peu, euh, je trouve que mon rôle, il n'est pas, avec des enfants de cet âge, euh, je n'ai pas un cahier des charges qui va dire, à un moment ou à un autre, il faut parler de la mort. Simplement, si le sujet se présente, je ne vais pas éluder, quoi.

b. Quels outils avez-vous mis en place pour aborder cette thématique ?

Ben moi, j'ai des outils personnels. Déjà le fait que je n'ai pas peur de parler de ça, que j'y ai été suffisamment confrontée pour, euh, gérer ces moments de façon assez claire et tranquille

je dirais. Mais je n'ai pas des, j'ai des outils autour de mener un échange là autour, mais je n'ai pas des ..., après je ne peux pas dire qu'on exploite ça, je ne vais pas forcément leur faire faire des dessins. Si on en parle, c'est un moment d'échange ponctuel, hein.

Pourquoi pas des dessins ?

Ben ouais bonne question, je ne sais pas. C'est peut-être ma façon de faire, je ne sais pas, je ne suis pas contre. Question à investiguer, pourquoi pas. J'ai quelques bouquins à disposition, je peux leur lire un livre, discuter autour de ce que le livre leur à évoquer, oui. Mais pourquoi pas. Moi ce que je pense, c'est que les enfants, ils n'ont pas de filtre, ça veut dire qu'ils vont très vite dans le niveau où la chose se passe. Je trouve qu'il faut être hyper délicat, entre leur donner un espace pour partager, mais ne pas non plus alimenter un drame qu'on vient de créer de toutes pièces. Cet après-midi par exemple, on a parlé autour de tuer des animaux pour manger de la viande, qui est finalement autour de la mort bien sûr. Parce qu'il y en a un qui avait assisté à une bouchoyade et ben, euh, certains étaient vraiment très affectés quoi. Mais c'est vrai qu'ils changent rapidement de sujet, mais je trouve que c'est un sujet où il ne faut pas non plus tellement trop insisté. Ils entrent très vite dans une sensation, un sentiment mais c'est des enfants, c'est ça qui est génial, c'est cette fraîcheur. Cinq minutes après, ils jouent à la récréation, puis voilà quoi. Mais ce que j'ai vu quand même cet après-midi, c'est qu'il y a des sujets qui les travaillent quand même. Il y en a un qui était rentré à la maison, qui a parlé avec ses parents, euh, certains sont très réceptifs et ils ne vont pas lâcher le truc comme ça quoi.

c. Avez-vous déjà pensé aborder la mort à l'aide de la littérature jeunesse ?

Quelles sont les raisons de ce choix ?

Ben c'est des bons supports, je n'en ai pas trouvé de meilleurs. Il y a quand même deux-trois livres qui sont un bon support de départ pour, euh, autour d'une discussion. Mais ce n'est pas forcément des livres que je vais lire comme ça artificiellement, de but en blanc, c'est des livres où, s'il y a une occasion qui se présente, je sais que je peux utiliser ce créneau pour induire un échange.

d. Aviez-vous des appréhensions à aborder cette thématique?

Non. Sûrement que j'en avais au début de ma carrière, mais je pense que j'ai eu des événements de vie qui ont fait que je me suis un peu formée sur le tas, on va dire. Comme tout le monde à ce sujet, à moins d'être anatologue ou croque-mort. Je pense que plus on y est

confronté, plus c'est facile. C'est une question d'expérience et peut-être que l'âge fait aussi son œuvre, je ne sais pas, je n'ai que ma vie pour comparer.

- e. Avez-vous des appréhensions à aborder cette thématique aujourd'hui? Etes-vous face à des contraintes, des difficultés, des problèmes, etc..?

Disons que j'ai une attention assez pointue à ne pas mettre ma couleur ou être dogmatique ou être dans le définitif ou la morale, je ne sais pas. C'est un peu un fil de rasoir, que les mots soient mis là-dessus, qu'éventuellement je ristourne pour plus de clarté, mais ma position à moi n'est pas du tout prioritaire. Ben c'est ça que je trouve intéressant aussi, je ne suis pas là pour faire une conférence sur la mort.

Je ne peux pas dire que j'ai une position thérapeutique, dans laquelle rien ne sort de moi, ce n'est pas ça. Mais je fais attention à ce que les élèves ne ressortent pas en disant « la maîtresse elle a dit ça, alors on doit croire ça ». Ça je me refuse, ce n'est même pas envisageable. Je trouve qu'on est tous, à l'âge qu'on a, en train d'appivoiser quelque chose qui est de l'ordre du mystère total. Je n'ai pas plus raison qu'eux, moi mon job c'est de faire en sorte que les choses puissent se dire et qu'on soit dans un espace de non jugement

.

- f. Est-ce une question de compétences ? un choix personnel ? de la peur ? autre ?

Ouais, je pense quand même. Je pense qu'on les a tous, mais elles ne sont pas forcément habitées, je dirais. Des compétences de l'ordre de, déjà de l'écoute tout simplement, euh, comme je l'ai dit avant du non-jugement et puis de la délicatesse. Et puis aussi, de se sortir de l'esprit que, enfin je ne sais pas si c'est une compétence, mais en tout cas avoir fait attention qu'on ne va pas arriver à un endroit défini à l'avance. On est pas dans une logique cartésienne, on n'est pas dans quelque chose avec un objectif et puis s'il n'est pas atteint, on a échoué, euh, l'objectif, bien sûr il y en a un, mais l'objectif c'est de mettre des mots sur quelque chose de très mystérieux, très choquant et très violent à certains égards.

- g. Aviez-vous déjà pensé aborder cette thématique avec les élèves ?

C'est ce que je disais avant, je ne crois pas. C'est typiquement un sujet qui arrive à cause des événements de la vie, je dirais. Je pense que si j'avais des plus grands des ados, je le ferais ouais. Parce que je pense que c'est aussi tout de façon un âge où on commence à avoir des questionnements plus points à ce sujet. Mais là, je ne vais pas aller les déloger de leur vie d'enfants comme ça.

4. Avez-vous déjà eu des élèves en deuil (venant récemment de perdre un être cher : parent, animal, connaissance proche, etc.. ?

a. Si oui, avez-vous mis quelque chose en place avec l'élève ? et avec la classe ?

Oui, c'est clair. Eh ben, euh, si je me rappelle bien, les deux fois où ça s'est produit on a vraiment pris le temps d'intégrer ça complètement dans la classe, euh, en arrêtant de travailler, en allumant des bougies, en passant du temps ensemble, en accueillant les émotions et tout. Et puis, ben, bien sûr après en timing, ça s'est réduit, mais en fait, moi j'étais attentive.

b. Est-ce que vous avez fait appel à quelqu'un ?

Non, j'étais seule. En l'occurrence, dans ces souvenirs je ne vois pas à qui j'aurais pu faire appel, mais c'est relativement vieux ces histoires. Et puis, je pense que maintenant ça se passerait un peu différemment, parce que si je me sentais un peu démunie, je... A l'époque, j'étais dans un village, mais si je me sentais démunie, je pense que j'aurais de quoi demander de l'aide maintenant. Ce que je ne ferais pas forcément, mais à l'époque la question ne se posait pas spécialement, on va dire. Par exemple, j'avais expérimenté que j'étais trois fois plus outillée que le pasteur que je connaissais, hein. Il était dans le collège, parce qu'il enseignait la religion.

Eh ben, euh, je ne me rappelle plus de tous les détails, je sais qu'après il y a eu une dynamique dans la classe qui a été très particulière, que je n'ai jamais revécu, enfin ça s'est produit à deux occasions à peu de temps de différence pour deux raisons différentes, mais il y a eu quelque chose au niveau de la classe, euh, qui était très spécial et qui a duré jusqu'à la fin de l'année scolaire, les deux fois. Alors, je ne peux pas dire que j'ai mis en place quelque chose, une logistique, mais il y avait quelque chose qui avait pénétré dans cette classe à quoi j'étais attentive et qui a fait que les enfants entre eux n'étaient pas pareils, euh, il y avait un plus dans la classe. Ils avaient développé des compétences, il y avait quelque chose en eux qui s'était approfondi de manière positive, quoi.

Ils n'en reparlaient pas spécialement, mais je me rappelle qu'il y avait du soin les uns pour les autres. Surtout pour l'élève en deuil, mais pas que. Ouais, c'était étonnant comme expérience.

5. Est-ce que le fait de traiter ce sujet avant qu'une telle situation arrive vous aurait aidé ? et la classe ? et l'élève dans le processus de deuil ?

C'est difficile de dire comme ça a posteriori, je n'en sais rien. C'était des 4-5 primaires de l'époque. Il se trouve que ça venait de m'arriver, j'étais revenue en classe avec cette donnée et puis je pense que ça avait suffi comme outil. Franchement, si on dit ça c'est qu'on pense qu'il n'y avait pas eu assez d'aide, qu'on présuppose qu'il y avait des manques, mais honnêtement, quand je repense à ces deux situations, alors bien sûr, on peut dire que l'on aurait toujours pu faire mieux autrement, c'est clair. Mais là, au vu de l'époque et du peu de soutien extérieur, je pense qu'on s'en était vraiment bien sorti. Maintenant, bien sûr, on n'est pas dans des histoires de baguettes magiques où on va pouvoir faire en sorte que l'enfant ne doive pas vivre le deuil, ça on ne peut pas faire à sa place, hein.

6. Connaissez-vous l'existence du CAPPES ? D'où connaissez-vous cela ? Avez-vous déjà fait-appel à eux ?)

Oui, ça date, on a été informés, mais je n'ai jamais fait appel à eux.

- a. Feriez-vous appel à eux aujourd'hui ?

Ben pas forcément. Parce que je pense que j'ai fait suffisamment de chemin dans ma vie personnelle pour ne pas me sentir, euh, la porte n'est pas fermée, mais d'emblée, dans une situation précaire, bizarre, euh, choquante, je me sens outillée. Si on me l'imposait, je me plierais à l'autorité, hein, je pense même que je ferais en sorte d'y trouver mon compte.

Si on part du principe, qu'une institutrice, telle qu'elle soit, n'est pas outillée pour gérer ce genre de situation, je pense que ça serait utile, ouais. Je demande à voir, je n'en sais rien. En terme de péril ou en sensation d'être démunie, non je ne le suis pas, honnêtement, je ne le suis pas. Maintenant, c'est peut-être présomptueux. Affaire à suivre, je n'espère pas que je serais obligée de me poser ce genre de question, parce que c'est quand même des situations qui sont mobilisantes dans une classe.

7.5 Entretien avec l'enseignante D

1. Dans quel degré travaillez-vous et depuis combien de temps enseignez-vous ?

Alors, moi j'enseigne depuis 39 ans et puis j'ai toujours, jusqu'à ces deux dernières années, euh, eu des 1ères, 2èmes, 3èmes primaires, donc 3-4-5^{ème} HarmoS.

2. Avez-vous déjà eu des élèves abordant le sujet de la mort à l'école ?

a. Si oui, lors de quelles circonstances ?

Alors, probablement que j'ai eu des élèves qui ont abordé ce sujet mais, je n'ai pas de souvenirs précis. Je n'ai pas l'impression que c'est un sujet que les enfants abordent facilement. Euh, en fait, un peu comme la naissance, c'est un peu ce genre de sujet tabou et on ne sait pas très bien si c'est tabou parce qu'il y a une pression de la famille ou c'est des thèmes dont on parle plus en famille, ou qu'on vit plus en famille. Voilà, moi c'est un peu le sentiment que j'ai. Bon, mais c'est arrivé. Par exemple, j'avais un élève qui a, c'était un peu une situation compliquée, un enfant qui n'était pas reconnu par son père biologique, qui avait été élève par le compagnon de sa mère, donc c'était son père de cœur et puis ce monsieur-là était décédé. Et puis, cet enfant, il voulait, moi j'ai voulu en parler avec lui, un peu entre quatre yeux d'abord, mais visiblement, il ne voulait pas en parler. Pour lui, ce n'était pas un problème. Donc, moi je n'ai pas insisté, j'ai respecté son besoin de silence, mais après j'en ai parlé à l'assistante scolaire et puis, il s'est quand même avéré que, bon elle a vu cet enfant 6-7-8 fois et puis ils ont fait tout un travail, tout un petit journal sur la mort, puis il s'est quand même avéré que pour cet enfant, ça été révélateur, parce que moi je l'ai trouvé transformé. Il a dit lui-même, cette fois c'est bon, c'est fini, je boucle cette histoire aujourd'hui. Et puis pendant tout ce temps, depuis la première fois où elle l'a vu, bon c'était un enfant au début qui n'avait pas envie d'aller à l'école, qui n'avait pas envie d'apprendre, et puis après, il était mieux dans sa peau, mieux dans sa vie, je suppose parce que toutes les choses étaient plus claires, quoi. Donc, il avait ça enfouit au fond de lui, sans avoir conscience du besoin d'en parler.

Sinon, il y a quand même des élèves qui perdent leurs grands-parents, mais je les écoute, j'écoute ce qu'ils ont à dire, j'écoute ou je provoque l'empathie des autres. Je dis : ben ouais, tu dois être triste, c'est normal d'être triste quand on vit un truc comme ça. En même temps, j'essaye aussi des fois de leur faire comprendre que ça fait partie de la vie et puis que, quand on perd sa grand-maman à 90 ans, c'est presque entre guillemets normal, quoi.

3. Avez-vous déjà abordé la thématique de la mort avec votre classe ?

- a. Si oui, à quelles occasions ? Quels étaient les éléments déclencheurs et vos motivations ?

En fait, j'en ai un peu parlé. Moi j'ai un souvenir d'une fois, où j'avais fait un travail, je ne sais plus dans quel cadre c'était, un truc dans le genre de la Bataille des livres, où on avait des poésies à lire à nos élèves et puis on devait en reconstruire dans le même schéma, puis il y avait un bouquin qui parlait de la mort qui s'appelle « Ma maman est une étoile » ou un truc comme ça. Donc c'était l'idée d'un enfant qui perdait sa maman et puis qui l'avait imaginé comme telle étoile dans le ciel. Donc ça lui permettait de garder un lien avec sa maman, et puis là on avait beaucoup parlé de ce que pouvait être la mort et surtout du droit qu'on avait d'imaginer ce qu'on voulait, puisque personne n'est jamais venu expliqué. Donc l'important c'est d'arriver à se consoler, à se faire du bien et puis à garder un lien avec la personne qui nous a quittés si on en a envie, puis donc d'imaginer ce qu'on veut.

- b. Quels outils avez-vous mis en place pour aborder cette thématique?

Dans ce cas-là, c'était la littérature jeunesse. Mais par exemple, quand on va choisir des livres à la bibliothèque, s'ils prennent des livres sur la mort, euh on les prend, je ne refuserai pas plus un livre sur la mort que sur les coccinelles. Si je trouve que c'est un livre qui est bien fait, qui est beau et tout, euh après ils les regardent. Moi je ne les lis pas forcément, je ne les leur lis pas forcément. Il y a avait une fois une surprise, parce qu'ils avaient choisi un livre à la bibliothèque qui s'appelait « La visite de petite mort », puis quand je l'ai passé à la bibliothécaire, elle m'a dit : « ce livre-là, il ne faut pas le laisser trainer et il faut bien réfléchir avant de leur lire ». Et en fait, je l'ai lu pour moi, je l'ai trouvé un peu froid disons, puis je ne le leur avais pas lu, mais je ne sais pas très bien pourquoi dans le fond. Parce que ça aurait pu justement susciter certaines réactions. Ce n'était pas parce que j'étais mal à l'aise, c'est que je n'avais pas vraiment grand-chose à dire, quoi. Je trouve qu'il n'y a, en fait, aucune raison d'aborder ce thème dans une classe, s'il n'y a pas, s'il ne se passe pas quelque chose qui fait que tu dois aborder ce thème. On pourrait très bien imaginer mettre le thème de la mort dans les thèmes de la connaissance de l'environnement et puis que dans chaque classe, on soit obligé de parler de la mort. Mais il y a tellement de choix, d'autres possibilités, on pourrait aussi mettre celui de la naissance, euh, voilà. Moi je n'ai pas le souvenir d'avoir eu dans ma vie professionnelle, un moment où je me suis dit : ben là, il va falloir en parler, il va falloir faire un débriefing, il va falloir s'investir là-dedans. Mais je pense que si ça m'arrivait, je n'aurais pas de soucis à le faire, quoi. Je pense que la difficulté,

euh, je pense que temps que tu es ouvert, tant que t'es prêt à accepter les représentations de chacun, les représentations religieuses, bon moi je ne connais pas tout, mais euh, croire qu'on va au ciel, croire qu'on va en enfer, croire qu'on va au paradis, croire qu'on retourne poussière, croire qu'on est réincarné, ben, je pense que tant que tu es prêt à écouter chacun et que chacun est prêt à écouter chacun, ce n'est pas un thème qui peut faire peur. Ce qui est important, je pense, c'est que les enfants prennent conscience que chacun, chaque famille ou chaque culture a une façon différente de voir les choses.

c. Est-ce par peur d'un conflit entre ce qui est dit en classe et à la maison ?

Je me suis posée la question, parce que j'avais fait un petit journal sur la naissance. Il y avait vraiment toutes les vraies images, les vrais mots, les vraies questions les vraies réponses et tout, et puis je pense que c'est quelque chose que je ne pourrais plus faire maintenant. Parce que je pense qu'il y a des parents qui réagiraient mal, qui penseraient que j'empiète sur leur territoire, que ce n'est pas à l'école de répondre à ce genre de questions. Si je devrais vraiment travailler pour une raison, disons impérative sur le thème de la mort avec mes élèves, euh, j'informerai les parents et puis je demanderais si quelqu'un y voit un inconvénient, ou bien j'essayerais de décrire aux parents de quelle façon je vais le faire, dans le respect justement de chacun. C'est clair que les enfants, le message qu'ils amènent à la maison, ce n'est pas forcément le même que celui qu'on a voulu transmettre, hein.

d. Avez-vous déjà pensé aborder la mort à l'aide de la littérature jeunesse ?

Quelles sont les raisons de ce choix ?

Je ne sais pas très bien, en fait, je n'ai jamais, à part ce livre de poésie et celui de « La visite de petite mort », je n'ai jamais tellement utilisé la littérature. Je pense que je pourrais tout à fait le faire en me disant que ça peut aider à faire passer certaines notions, je pense. Après faut encore trouver le bon livre. Il me semble, que j'aimerais mieux partir de..., à la fois ça te permet de mettre les bons mots sur les bonnes choses, et puis à la fois, ça reste dans une histoire qui est dans un livre, il me semble. Donc moi, j'aimerais mieux partir des représentations des enfants et puis, ouais, peut-être finir par un livre pour illustrer, ou je ne sais pas.

e. Utilisez-vous d'autres outils ?

Non. Bon, je pense que ça pourrait être du dessin, mais je pense que ça pourrait être mieux sous forme d'échange, d'expression orale, quoi.

f. Est-ce une question de compétences ? un choix personnel ? de la peur ? autre ?

Moi je pense qu'il faut une certaine ouverture d'esprit. Ce serait dramatique d'endoctriner les élèves et de profiter de ça pour leur faire croire, euh, au petit Jésus ou à des trucs comme ça, mais sinon je ne pense pas.

Plus toi tu es âgé, plus toi tu as vécu des morts de proches dans ta vie à toi, je pense que plus tu as vécu ces choses personnellement, plus tu as des compétences pour ne pas paniquer quand c'est un élève qui veut en parler, tu es plus à l'aise.

4. Avez-vous déjà eu des élèves en deuil (venant récemment de perdre un être cher : parent, animal, connaissance proche, etc.. ?

a. Si oui, avez-vous mis quelque chose en place avec l'élève ? et avec la classe ?

Oui avec les grands-parents. Après, je ne pense pas que j'ai eu des événements graves à ce niveau-là dans mes classes, euh, il y a eu une élève qui a raconté cette semaine que le chien de sa belle-mère était mort, mais elle a dit ça quasiment sans émotions et que ce chien apparemment a été mal traité, donc j'ai juste relevé le fait que c'est triste de maltraiter un animal, mais on n'en a pas parlé. Si elle en aurait eu le besoin, je pense que j'aurais continué d'en parler. Après je pense que les enfants, il me semble, bon c'est un peu léger ce que je vais dire, mais il me semble que tu parles avec eux du métier qu'ils ont envie de faire ou de la mort ou de leur animal préféré, ils mettent un peu tout au même niveau. C'est un sujet de discussion comme un autre.

Je pense que ça a un lien avec l'âge, parce que nous déjà en tant qu'adultes, on n'arrive pas à imaginer la mort, on sait qu'on ne sera plus là, mais on n'a pas d'idées sur ce qui va se passer. Mais je pense que pour eux c'est quelque chose qui n'est pas représentable à cet âge. Donc autant ne pas l'aborder.

b. Quels outils avez-vous mis en place ?

Non, c'était simplement une discussion sur, euh, les émotions que ça provoquait, sur pourquoi on était triste, sur euh, la représentation qu'ils pouvaient avoir sur la mort, mais c'était au niveau oral. Ça durait dix minutes, pas plus, parce qu'il n'y avait pas de besoins. Ils n'en ont pas reparlés.

5. Est-ce que le fait de traiter ce sujet avant qu'une telle situation arrive vous aurait aidé ? et la classe ? et l'élève dans le processus de deuil ?

Je pense que c'est artificiel de parler de ça, comme ça dans le vide. Ce que je fais, moi souvent, c'est euh, parce qu'avec les petits, dès qu'il y en a un qui raconte un truc, par exemple, qui parle du métier de son papa, ils veulent tous parler du métier de leur papa. Donc moi je leur dit que là, en ce moment, on n'a pas le temps mais que s'ils ont envie qu'on en parle, ils viennent me le dire. Ça les responsabilise aussi. Donc j'ai toute une liste de sujets qu'ils ont envie d'aborder, il y avait eu la fin du monde, euh, les métiers, les choses comme ça, mais c'est clair que dès qu'il y a un élève qui vient, par exemple si c'était la gamine avec son chien, qui m'aurait dit qu'elle voulait en parler, savoir si ses copains ils ont aussi perdu un animal ou comme ça, c'est clair que j'aurais repris. Mais c'est clair que tous les sujets que tu abordes en connaissances de l'environnement c'est artificiel. C'est quand même toi qui amène le sujet, donc pourquoi ne pas amener ce sujet, mais pourquoi l'amener aussi ?

Moi je pense que non, je ne pense pas que ça serve d'en parler avant.

6. Connaissez-vous l'existence du CAPPES ? D'où connaissez-vous cela ? Avez-vous déjà fait-appel à eux ?

Je pensais que c'était pour suivre des enseignants en difficulté, pour faire des supervisions ou comme ça. Je ne savais pas qu'ils intervenaient aussi au niveau des classes. C'est vrai que si je ne me sentais pas à l'aise avec une situation, je pense que je demanderais de l'aide. Je n'ai jamais fait appel à eux.